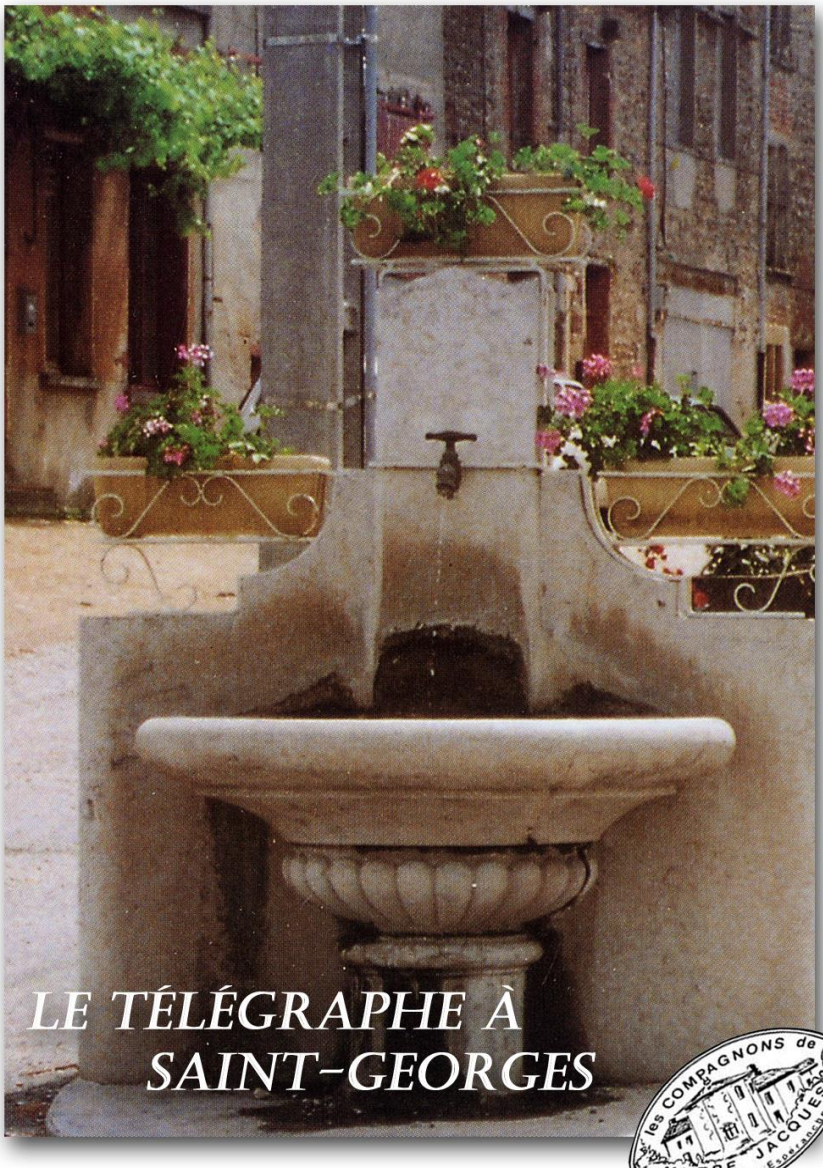
Les cahiers de Maître Jacques

N°5
MARS
2021

5 euros

SAINT-GEORGES D'ESPÉRANCHE



DOSSIERS

LES VENDANGES
AU REVOIREAU

LE CLIMAT

LE CHÂTEAU
DE BEAUMARIS

MEURTRE
AU REVOIREAU

Editorial

Voici le cahier de Maître Jacques n°5 et cette édition entre dans sa troisième année.

Dans les numéros précédents nous vous avons fait découvrir le château de Saint Georges construit par Maitre Jacques à la demande des Comtes de Savoie. Vers 1300, notre village était donc une place importante dans le Viennois d'alors. Nous continuerons de vous faire découvrir cette formidable période de croissance et d'innovation qui se termine par le rattachement du Dauphiné à la France et surtout par la pandémie de la peste noire qui pendant presque trois siècles va perturber les activités et apeurer les populations. On dit que l'histoire balbutie, est-ce ce que nous montre ce Covid 19 ?

L'histoire est aussi plus vaste et bien des faits, plus près de nous sont aussi dignes d'intérêt, comme le télégraphe de Saint Georges ou les vendanges au Revoireau rapportés dans ce numéro.

Il reste cependant beaucoup d'études et de découvertes à faire comme le Saint Georges d'avant les Savoyards, la vie villageoise avant la révolution et même le rôle de la châtaigne dans l'alimentation du village en redécouvrant cet espace de calme et de beauté du vallon des Bougettes.

Une visite à la châtaigneraie des Bougettes nous a montré son abandon et l'envie d'une revalorisation de cet espace naturel pour tous les villageois appelle à la mobilisation de tous. Nous détaillerons ce projet dans le cahier n°6, qui paraitra en Septembre.

Bonne lecture et bon printemps.

Ci-dessous une carte postale des années 50 qui nous rappelle que les Bougettes étaient belles et agréables.

La Halle de Saint Georges d'Espéranche « âlla »

par Louis Clopin

1274. Début des marchés et des foires
1280. Une charte donne la 1re foire appelée « foire froide » le 9 décembre.
La 1re halle fut construite par les comtes de Savoie, sous la surveillance de Maître Jacques. Elle était propriété privée, les comtes prélevaient un pourcentage en marchandises ou en paiement sur les foires et marchés qui étaient importants à cette époque. Une foire avait rapporté 16 sous au seigneur.
Nota. Cependant il est vraisemblable qu'un marché peut-être non couvert ait été créé près d'un siècle auparavant par les Cisterciens qui y vendaient leur surproduction. C'est ainsi que c'est autour de ces marchés, dont on sait que se sont rassemblées les habitations provoquant des agglomérations à l'origine des villages. L'église de Saint-Georges excentrée dans la morphologie de la paroisse met pour ce cas en défaut la théorie du rassemblement systématique des habitants autour de l'édifice religieux. jml

1286. Une charte de franchise des comtes de Savoie précise les mesures de poids et volume à utiliser sur les marchés. Philippe de Savoie percevait la 13e partie de tout ce qui était vendu sur les foires et marchés.
1292. Une charte de franchise des comtes de Savoie indique les revenus des marchés.

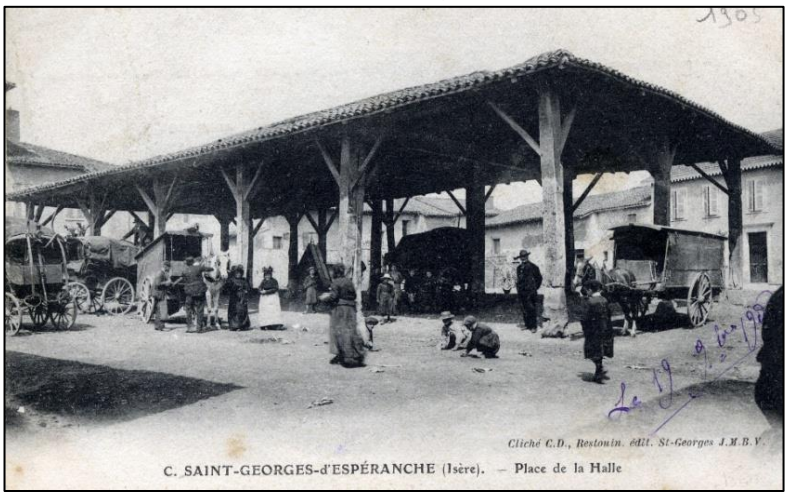
1400. Archives mairie : réparation de la halle, 1000 tuiles sont nécessaires pour couvrir dix toises carrées, travail qu'un bon couvreur peut réaliser dans la journée pour une rémunération de 4 'gros', unité de monnaie.
1634. Réfection de la halle par Aymard de Poisieu. Reprise des marchés en 1656.
1663. Sur un répertoire des communages il est noté que la place de la halle mesure 2 coupes ½ et est imposée pour la taille à 1 denier 1/3. Sur le côté du soir le chazalon ou plassage de la Friérie contient 1/16e de coupe.

1690. En juin messire Charles Blanchefort de Créqui, seigneur de Saint-Georges, fait reconstruire la halle de ses propres deniers. Le fermier de la halle donne au seigneur une location annuelle et perçoit pour son compte les droits de stationnement. La halle a une architecture médiévale à caractère utilitaire. Son aspect n'a pas été modifié.
1788. Le dimanche 12 novembre à l'issue de la messe les notables se réunissent pour faire réparer l'église et la halle. Geoffray Richard consul présente aux notables l'état de la halle : elle est dans le plus mauvais état possible et prête à tomber. Trois charpentiers sont chargés de présenter des devis : François Thomas, François Chabroud, Guillaume Varnet. Le seigneur de Saint-Georges Antoine de Lévis fait exécuter les

réparations nécessaires. Le 21 avril 1789, le jour de la Saint-Georges, la halle réparée est inaugurée. Les bois taillés et sortis de la forêt de la Blache sont donnés par le comte de Lévis.
1792. Les agents communaux demandent au préfet le rétablissement du marché le mercredi, comme par le passé, vu que la halle est belle, vaste, bien aérée. La route neuve Saint-Georges, La Serra, Mongolet est carrossable et facilite alors les transports, le commerce et les échanges avec Lyon.

1808. La halle mesure 3 ares75. Le marché se tient sous la halle tous les mercredis.
1814. Cette halle est témoin de nombreux événements locaux. En plus des marchés et des foires, elle sert d'abri à des traîneaux et des outils communaux. En cas de pluie les produits de la terre sont abrités. Elle loge également des militaires de passage, des saltimbanques, montreurs d'ours etc…
Le 26 mai 1814 les voltigeurs du régiment de Wisburg, de l'armée austro-sarde d'occupation, donnent sous la halle un concert avec 24 musiciens, 1 maître de musique, 1 tambour-major.

1875. Le 25 mai à la suite d'une réclamation des commerçants « du haut » une modification est apportée instituant tous les mercredis avec marché aux veaux : 6 mois sous la halle du 1er novembre au 30 avril et 6 mois sur la grande place du 1er mai au 31 octobre. *À noter que le marché sous la halle est réduit à 4 mois à partir de 2003, soit du 1 novembre au 28 février puis est supprimé le 1 novembre 2014 à la demande des forains, au grand dam des commerçants et habitants du quartier. La foire froide du 9 décembre a lieu le dimanche le plus près de cette date à partir de 1991.*
1951. Sous la municipalité de M. Delay la halle est réparée par Blanchin Frères. Une demande de classement aux monuments historiques est faite mais reste sans suite.

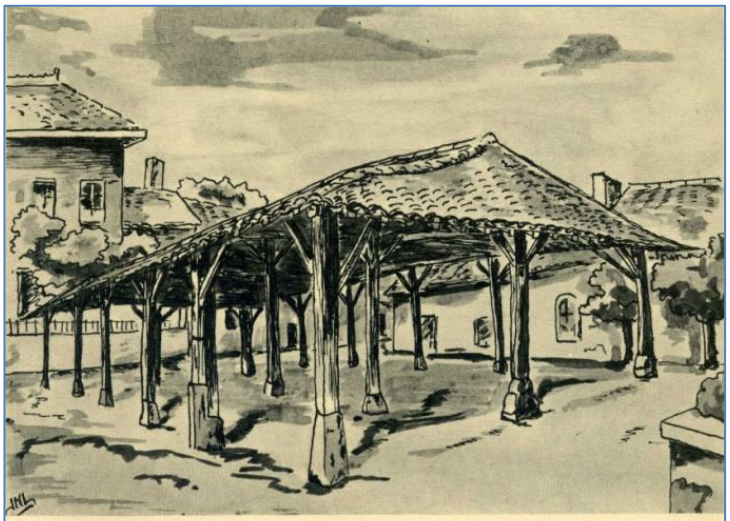


1973. En novembre un camion-citerne de l'entreprise Rigard accroche le pilier d'angle nord-est entraînant avec lui 10m² de toiture. La réparation est terminée en juillet 1974 mais avec des matériaux neufs qui enlèvent l'aspect antique du bâtiment.
1974. En septembre un bras de force du pilier côté nord tombe. Le remplacement de ce bras de force et un petit recouvrage sont suffisants à cette date.
1975. En janvier M. Odet maire annonce dans son discours de fin

d'année un projet de réparation de la halle. Pour éviter les risques d'accidents et les responsabilités, la municipalité décide de clôturer la halle avec une palissade. Travaux terminés le 12 mai. Cette sage précaution ne répare rien, notre halle se dégrade davantage en attendant la chute !

1976. En novembre la question est posée : faut-il détruire la halle ? 3 solutions se posent : 1- remise en état et reconstruction, 2- démolition, 3- reconstruction, nouvelle tentative pour un classement. La démolition serait gratuite car l'entrepreneur récupérerait tous les matériaux.

1977. Le 3 avril au congrès « évocation » de Pont-de-Beauvoisin un vote unanime est prononcé pour la conservation de notre halle. M. le docteur Saunier intervient auprès de l'inspecteur des monuments historiques de Grenoble pour obtenir des subventions. À Saint-Georges des voix s'élevent pour sa sauvegarde.


Halles de Saint-Georges-d'Espéranche (Isère) - 1690

Le 24 juin création d'une association pour la sauvegarde de la halle. Composition du bureau : M. Jasseron président, M. Devillers, M. Couturier vices présidents, Mme A Mollié, Melle Michaud, secrétaires, Mme Cochet trésorière.

M. Jasseron président met tout en œuvre pour permettre la reconstruction. Aux actualités sur FR3, à radio Monte-Carlo dans son flash de 11 heures, à radio Luxembourg sont diffusées des demandes pour apporter soutien et collaboration, en achetant nos cartes ou en adhérant à l'association.

En octobre des cartes de vœux, dessin de la halle réalisé par J.-M. Labruyère, sont envoyées sous enveloppes à 450 personnes. Ces cartes sont mises en vente chez les commerçants. Plus de 200 personnes répondent favorablement. Le plus encourageant est de recevoir de généreux dons de la part d'anciens Saint-Georgeois qui n'oubliaient pas leur vieille halle.

1978. Le 16 janvier M. Jasseron (Robert Daranc), sous la bulle géante de la place Bellecour à Lyon, animée par Léon Zitrone, lance un appel pour trouver du matériel gratuit : 300 litres de produit anti-vers à bois, 500 m² de canalite, 150 kg de pointes de 5 à 30 ^{cm}, des poutres anciennes.

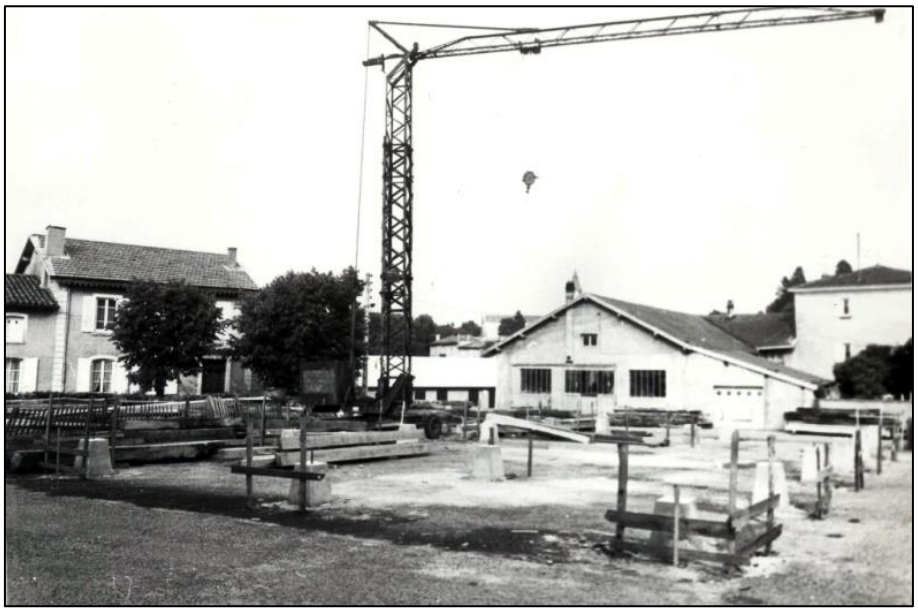
L'appel est un succès et les marchandises sont livrées.

Le 11 mai est remis à Mme Chabroud, maire, plusieurs chèques d'un montant total de 22 000 F. Le conseil général donne une subvention de 25 000 F à la demande de M. B. Saugey. La commune fait un emprunt de 30 000 F.

17 et 18 juin. L'association organise un ball-trap avec de très beaux lots (5 voyages en avion ainsi que des repas offerts par les grands cuisiniers de la région lyonnaise). Le groupe mycologique apporte aussi sa contribution et organise une exposition : champignons, plantes médicinales ainsi qu'une rétrospective du vieux « tacot ».

18 octobre. Une voiture accroche le pilier sud-est entraînant l'angle du toit sur une surface de 10 m². L'assurance remet un chèque de 30 000 F.

17 décembre. Les sapeurs-pompiers apportent leur contribution avec sourire et bonne humeur et enlèvent les tuiles de la vieille toiture.



1979. Le 5 mars tout est enlevé, la place est vide. Depuis des siècles le soleil n'était pas venu réchauffer le sol. Les amateurs de souvenirs récoltent des clous, des tuiles etc…
Après avoir fait le tri de ce qui est réutilisable l'entreprise Thomas frères commence les travaux.
Les employés communaux sont chargés de faire les trous des piliers et le 24juillet le 1er pilier est dressé. Le 16 novembre tous les piliers sont en place ainsi qu'une partie de la charpente.

1980. Le 12 juillet les frères Thomas déposent la dernière tuile et l'entreprise d'électricité Feraud apporte la lumière à notre vieille charpente. Tout est terminé. Notre halle est comme neuve avec des vieilles poutres.
Nos remerciements vont à M. Jasseron, à tout le comité de la sauvegarde, à la municipalité, aux donateurs, aux pompiers et à toutes les personnes qui de près ou de loin ont contribué à sa rénovation. Notre vieille halle a repris sa place dans le vieux quartier du fond-de-ville. Souhaitons lui une longue vie et rendez-vous dans 150 ans pour une nouvelle réparation.

Discours de M. Jasseron pour l'inauguration des travaux.

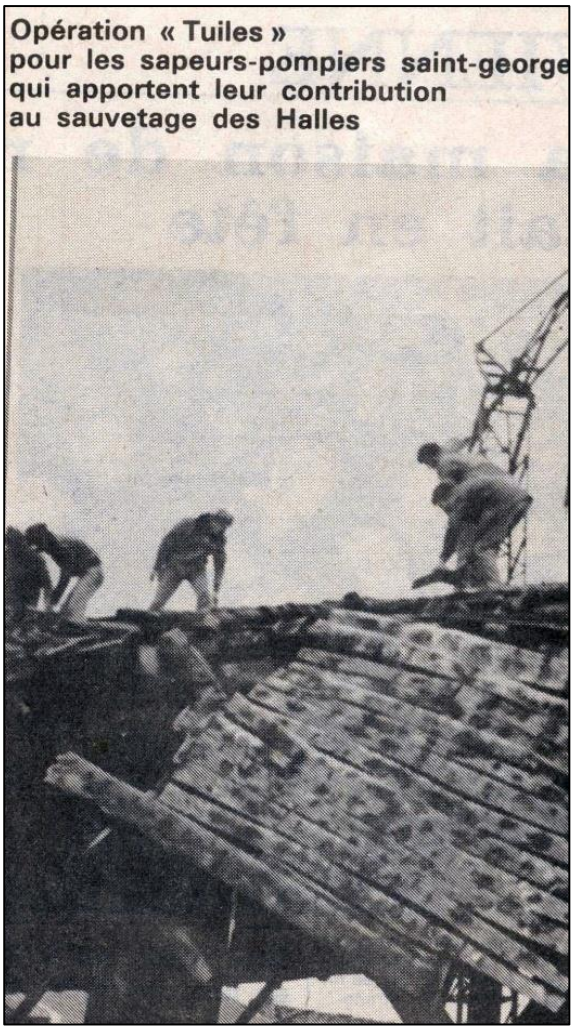
« Il y a sept siècles de cela, 701 ans précisément, les habitants de ce village se trouvaient sans doute sur cette même place, réunis comme aujourd'hui, afin d'assister à l'inauguration de la 1ère halle de Saint-Georges d'Espéranche, construite par les comtes de Savoie. C'était donc en 1 280.

Ce jour-là n'était présent aucun ministre du roi, Philippe III le Hardi, puisqu'à cette époque cette région n'était pas encore française, car le Dauphiné n'a été rattaché à la France qu'en 1360.

Depuis cette halle a connu bien des ennuis. Il a fallu la réparer en 1400, en 1634, la reconstruire en 1690, la réparer encore en 1 789 puis en 1951.

Si son histoire plus précise vous intéresse je vous conseille vivement de parcourir le remarquable travail effectué par l'historien de Saint-Georges Monsieur Clopin qui se trouve exposé tout près d'ici sur une table où vous trouverez également des cartes représentant la halle joliment dessinée par Monsieur Labruyère, cartes que vous pourrez emporter en souvenir.

Donc, réparée en 1951, mais pas assez bien sans doute puisque 25 ans plus tard elle donnait à nouveau des signes de faiblesse. Et c'est sans un petit groupe de Saint-Georgeois résolus à ne pas voir disparaître ce vestige du passé, nous ne serions pas là aujourd'hui. Il y aurait sans doute sur cette place un parking. Avouez qu'en contemplant le remarquable travail effectué par l'entreprise Thomas c'aurait été dommage, même si bien des élus de l'époque et bien des Saint-Georgeois envisageaient sans regret sa démolition. Mis à part les restes du château, il ne serait rien resté de ce qui a été l'histoire de ce village et de ses ancêtres. Alors que l'histoire des petites communes, c'est bien cela la France profonde.



Ainsi, Monsieur le Ministre, permettez aux Saint-Georgeois d'adoption que je suis, de vous dire combien je suis heureux que le gouvernement auquel vous appartenez, et que la formation politique dont vous êtes issu s'intéresse enfin aujourd'hui à la décentralisation à la régionalisation. C'est une bonne chose puisque vous avez aussi reconnu qu'il n'y avait rien d'humain dans la centralisation à outrance, l'étatisation et la bureaucratie qu'elle engendre.

Ces thèmes, vous les reconnaîtrez, étaient issus de la droite française, il y a cinquante ans, alors que les formations adverses prônaient au contraire la centralisation. C'est sans doute cela la continuité avec le changement. Alors, permettez au président de l'association que je suis de la dissoudre officiellement aujourd'hui puisqu'elle a accompli sa mission de remercier d'abord, M. le ministre de sa présence, mais surtout le président du Conseil général que vous êtes pour avoir, par votre subvention, contribué à cette sauvegarde.

Le reste, eh bien mon Dieu, il a fallu le trouver et je vous prie de croire que cela n'a pas été tous les jours facile. Mais nous avons réussi, c'est pourquoi je voudrais aujourd'hui, solennellement remercier tous ceux qui m'ont aidé, tous les membres de l'association qui tous ont fait preuve d'un dévouement sans borne, en rendant un hommage tout particulier à Melle Michaud et à M. Clopin notre président d'honneur. Remercier toutes les bonnes volontés du village qui nous ont aidés pour l'organisation de manifestations comme le ball-trap ou la journée du skateboard et là, je voudrais quitte à le faire rougir, saluer particulièrement notre ami Charvet qui a beaucoup pour cela sacrifié son temps et son argent.

Remercier les pompiers de la commune qui spontanément se sont offerts pour descendre les tuiles en en sauvant le maximum.

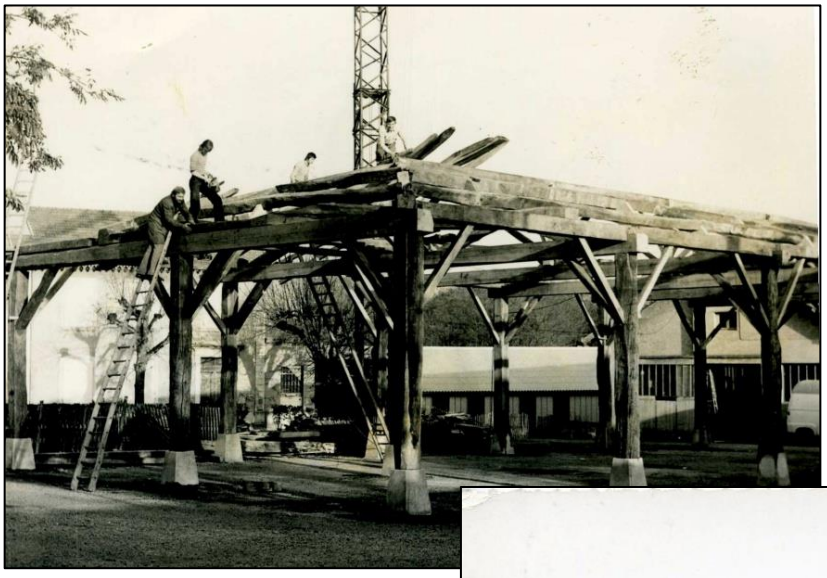
Remercier la fanfare, dont les accents nous bercent aujourd'hui, en se souvenant que le 18 mai 1814 une musique autrichienne, durant l'occupation Austro-Sarde y a donné un concert célèbre.

Un grand merci à tous ceux qui par leurs dons ou achats de cartes de vœux nous ont permis de récolter la somme qui nous était nécessaire.

Vous comprendrez que je ne puisse les citer tous, d'abord parce que je risquerais d'en oublier et je ne veux fâcher personne, ensuite parce qu'ils sont trop nombreux. Mais ce merci du fond du cœur va aussi bien à ceux qui n'ayant rien nous ont donné 10 F, parce qu'ils ne pouvaient faire plus qu'à ceux, et je pense aux industriels de Saint-Georges qui, pouvant faire plus, nous ont donné beaucoup plus.

Inauguration de la halle

Merci encore à d'autres industriels qui ont spontanément répondu à une émission de radio pour nous fournir le matériel qui fait qu'aujourd'hui, comme le veau d'or, la halle est toujours debout.
Merci à tous ceux, et je pense aux grands cuisiniers lyonnais et aux compagnies aériennes, qui nous ont fourni des lots, souvenez-vous en, à faire pâlir de jalousie les organisateurs du ball-trap. Merci à M. Duret pour les jardinières si bien construites et au comité d'embellissement de Saint-Georges pour le fleurissement de ces bacs.
Merci enfin à l'entreprise Thomas qui a réussi là un travail remarquable en tirant sur les poutres autant que sur les prix.
Voilà tout ce que je voulais vous dire, j'en ai sûrement oublié. Pardonnez-moi mais je n'ai pas l'habitude des discours, je l'ai voulu assez court, car depuis des semaines nous en sommes abreuvés en France et pour 15 jours encore.
Je souhaite seulement, en terminant, que les générations futures, si cette halle devait encore menacer ruine, prennent notre relais, mais je suis tranquille, avec le travail de l'entreprise Thomas ce sera dans plusieurs siècles.



La halle est terminée !

Fait divers : Incendie place des halles en 1919 ou 1920

L' incendie de la maison Bailly, place des Halles fait beaucoup de bruit dans le village.

La famille Bailly est une ancienne famille de propriétaires terriens de Saint-Georges. Cette nuit-là, le feu ravage la maison bourgeoise habitée par Mademoiselle Bailly et sa mère. L'importante demeure est partiellement sauvée grâce à l'intervention des sapeurs-pompiers de l'époque qui disposent d'une pompe à balancier manœuvrée à la main et alimentée à partir de mares et des puits voisins par la chaîne des volontaires qui passent les seaux. Ne pas oublier qu'à l'époque il n'y avait pas l'eau courante !

LES VENDANGES AU REVOIREAU
« LES VENDAMES DU REVARIO »

par Jocelyne Terry selon le récit de Léon son papa.

Au début du siècle dernier, les travaux de la ferme se faisaient bien sûr selon les saisons, depuis les semailles au printemps, les fenarailles (fenaisons), les massons ou massonailles (moissons), et au mois de septembre, venait le temps des vendames ou vendamailles (vendanges).

Ces « VENDAMES » se faisaient entre voisins et la famille proche, sur une quinzaine de jours, allant de ferme en ferme, de vigne en vigne, chacun ayant un petit lopin de terre en pente, bien exposé au soleil, soit au sud, soit à l'ouest, et tous faisaient leur vin pour leur consommation personnelle.

La vigne se composait généralement de différents cépages : bacot, oberlin, otello, clinton ce dernier se trouvant souvent en tonnelle dans les jardins ou sur la treille devant l'entrée de la maison.

Il y avait aussi du noah, raisin blanc, à la mauvaise réputation de « rendre fou »…Tous ces cépages, sont aujourd'hui interdits !

Très tôt le matin, souvent dans le froid (septembre était moins doux qu'aujourd'hui), je me souviens parfois dans le brouillard, la brume, sous la rosée, toute la famille se préparait : hommes, femmes, anciens encore valides, et les enfants dès leur plus jeune âge, se préparaient aussi pour la journée de vendange. Mais avant de partir, tous dans la charrette ou à pied, avant que le laitier ne passe, il fallait assurer la traite des vaches et aussi des chèvres et faire bien sûr le pansage, tâche journalière obligatoire : donner le grain aux poules, de l'herbe aux lapins, les patates aux cochons (cuites la veille dans la chaudière).

Nous nous rendions ensemble à la vigne aux Morillères, au Pilon, ou à la Baume…

Tous participaient : il y avait chez « le Gust », ma mère, nous (les trois garçons), les grands-parents qui bien sûr vivaient avec nous, mais aussi les cousins du Bois Chevrier, de la Combe froide (Jean-Marie et la tante Yvonne), et les voisins les plus proches. En tout quatre ou cinq familles du Revoireau avaient rendez-vous, pour qu'ensuite on puisse leur rendre le même service pour leur propre récolte.

La charrette tirée par deux vaches et, plus tard par nos deux chevaux le Gamin et la Biche, était laissée en haut de la vigne (je me souviens que le Gamin est parti de la ferme au début de la 2e guerre, car il avait été réquisitionné !)

Chacun avait un panier en osier, conservé depuis les années précédentes ou fabriqué l'hiver, pendant les veillées.

Le raisin se ramassait à deux, une personne de chaque côté du rang. Le panier était placé à terre, sous le cep, parfois en équilibre sur le sol caillouteux et en pente, attention au panier renversé ! il était parfois chargé de terre humide collant sur le fond le rendant ainsi plus lourd… tout comme les galoches que nous avions aux pieds.

Le benot

Chaque panier plein, était versé dans le benot d'une contenance de 60 litres environ, petite benne en bois de châtaignier, ovale, avec une corne de chaque côté (poignée en bois pour aider au portage).

Et lorsque celui-ci était bien rempli, il était placé sur le dos du « porteur ». Celui-ci était vêtu d'un grand tablier bleu et portait bien sûr une ceinture de flanelle pour éviter le mal de dos en fin de journée. Il était équipé d'un sac en jute sur le dos,

plié de manière à faire un capuchon et rempli de paille afin de protéger son échine… Une crosse faite de brins d'osier tressés, aidait à maintenir le tout en bon équilibre.

La crosse

Le porteur

Les enfants eux, souvent les plus petits, étaient chargés de ramasser les grains tombés à terre, afin de rien laisser perdre.

Une fois le benot bien rempli, le raisin était vidé dans la gerle (benot de plus grande contenance) ou directement dans la charrette.

La gerle

L'ambiance était bonne dans les rangs : On racontait des histoires drôles, les filles couraient pour se cacher dans les buissons pour soulager leur vessie, les moqueries, les blagues et les rires y allaient bon train.

Si une grappe dans un rang, était oubliée, le ou la fautive se voyait barbouillée par ce raisin laissé sur le cep ! D'où l'intérêt de dégrener les grappes oubliées ou d'enfouir du sabot les graines restées à terre !

Au moment du repas, la patronne de la ferme allait chercher le casse-croûte pour tous : le saucisson, le lard, le rôti froid, la tome (souvent de chèvre ; je me souviens de ceux de la tante Yvonne qui étaient si bons), la petafine et le bon pain cuit au four de la ferme.

Tout cela bien sûr arrosé de bon vin rouge qui restait encore de l'année précédente, allant tout droit de la feyote au verre et du gosier à la panse déjà bien remplie !

Et puis, il y avait aussi les « bicailles » pour lesquelles quelques-uns et quelques-unes s'échappaient ! Ah, si les châtaigniers et les buissons pouvaient parler !

La journée de ramassage se terminait généralement vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, selon l'importance de la parcelle. Tous revenaient à la ferme, et la charrette était reculée devant la cuve pour y vider les raisins. Ceux-ci étaient ensuite tassés au pilon, et nous pouvions alors consommer avec délice, les premières gouttes de « vin doux » qui s'écoulaient par le robinet du fond de la cuve. Mais… sans trop d'excès, sinon le lendemain… attention à la « courante » ! Un bon repas préparé par la « patronne » ou la grand-mère, était alors partagé ensemble, avec gaieté, chacun poussant sa chansonnette après avoir bu la goutte.

Et le lendemain, les vendames se poursuivaient, de ferme en ferme, de voisins en voisins, ainsi se passaient deux à trois semaines, de labeur et de fête : quelle ardeur au travail, et quelle bonne humeur !

Tous les jours après, pendant 8 à 10 jours, au moins deux fois dans la journée, la grappe était tassée au pilon pour aider à la fermentation.

Le vin doux devenait piquant au bout de trois ou quatre jours, la fermentation se faisait et quand elle était finie on soutirait le vin jusqu'à plus d'écoulement.

Ce vin nouveau était alors mis en barriquots (tonneaux) de contenance différente : Il y avait la cenpote de 112 litres, la feuillette de 220 litres, la demi-muid 1 000 litres.

Les barriquots

Ensuite, venait le pressage, la grappe restée dans la cuve était mise dans le pressoir, bien tassée, comme « un gros fromage », autour de la vis centrale. Puis on posait dessus des gros bois épais, intercalés et croisés. Sur la vis était fixé un grand manche en fer, que deux hommes poussaient pour la serrer : je me souviens du CLAC – CLAC du pressoir ! Le dernier jus de raisin alors pressé, était mis dans des tonneaux à part. La grappe réservée était portée à l'alambic pour être transformée en gnôle, un peu plus tard dans la saison…QUEL DÉLICE, et aussi QUELS BONS MOMENTS PASSES ENSEMBLE

Les vendangeurs sont heureux du travail accompli

Clin d'oeil de l'histoire

Publicités d'époque et un pressoir

Il a été un temps où le vin était considéré comme une boisson hygiénique et thérapeutique : les époques changent !

LES BIENFAITS DU VIN

Maladie	Vin	Dose Journalière
Allergies	Médoc	1 verre
Anémie	Graves	4 verres
Artériosclérose	Muscadet	4 verres
Bronchite	Bourgogne ou Bordeaux (+sucre, cannelle)	3 tasses
Constipation	Anjou blanc ou Vouvray	4 verres
Affections des coronaires Tuberculose	Champagne sec	4 flûtes

Le cadastre de St Georges d'Espéranche

Camille Lassalle

La reconstitution du château de St Georges par les Compagnons de Maitre Jacques, a mis en exergue l'intérêt de l'ancien cadastre afin de définir avec précision les emprises au sol.

Le cadastre napoléonien reste un document de référence graphique historique de premier ordre. Il a été levé et dessiné selon le système métrique donc facilement exploitable, ce qui n'était pas le cas pour les plans plus anciens dressés selon les mesures dont les références variaient d'une région à l'autre.

Les archives communales nous donnent quelques informations précieuses sur la réalisation du cadastre de St Georges dit « cadastre napoléonien », l'un des plus anciens réalisés en France.

Le 7 juin 1806 Antoine CLERET maire de St Georges communique à son conseil municipal le message suivant : « Par arrêté du préfet de l'Isère, sur rapport du directeur des contributions, le sieur Laurent DUFOUR géomètre-secondaire est désigné pour procéder aux opérations d'arpentage général de la commune de St Georges d'Espéranche. Le maire et le garde-champêtre sont requis pour assurer la conservation des repères indispensables jusqu'à l'entière confection des travaux conformément aux arrêtés du gouvernement du 11 brumaire an 11 (1802) et du 27 pluviôse an 12 (1803) relatifs à la levée du cadastre ».

Ce n'est pourtant que le 15 septembre 1807 que l'empereur Napoléon 1er fait voter la loi de finances qui est à l'origine du cadastre parcellaire français, levé selon la méthode d'arpentage.

Le chantier du cadastre de St Georges a duré de 1807 à 1811 soit 5 ans. Il faut préciser que la surface de la commune était alors de 3350 hectares, soit près de 1000 hectares de plus qu'aujourd'hui. Cette surface fut perdue lors de la création de la commune de Charantonnay en 1875 et lors du rattachement de la plaine de Diémoz à cette commune en 1938.

Il s'agissait alors d'un important chantier où une dizaine de personnes ont dû travailler (géomètres, arpenteurs, dessinateurs, élagueurs, manœuvres…). A cette époque les théodolites et GPS n'existaient pas !

L'objectif de Napoléon est d'établir l'assiette de l'impôt des propriétés bâties et non bâties afin d'imposer équitablement les citoyens.

La mise en œuvre du cadastre dans toutes les communes de France s'est achevée seulement vers 1850. St Georges a été l'une des communes les premières pourvues ; il y a tout juste 210 ans. Il s'agit d'un document fragile qui doit être manipulé avec la plus grande précaution.

Ce n'est qu'au cours des années 1960 que le ministère des finances a lancé la rénovation des cadastres. Celui de St Georges l'a été de 1963 à 1967 par monsieur LAURENT géomètre expert à Villeurbanne.

Par sa précision, la finesse et la régularité du trait, la qualité du dessin et du lavis encore visible sur certaines feuilles, le cadastre napoléonien est une véritable œuvre d'art, consultable en Mairie, sur rendez-vous.

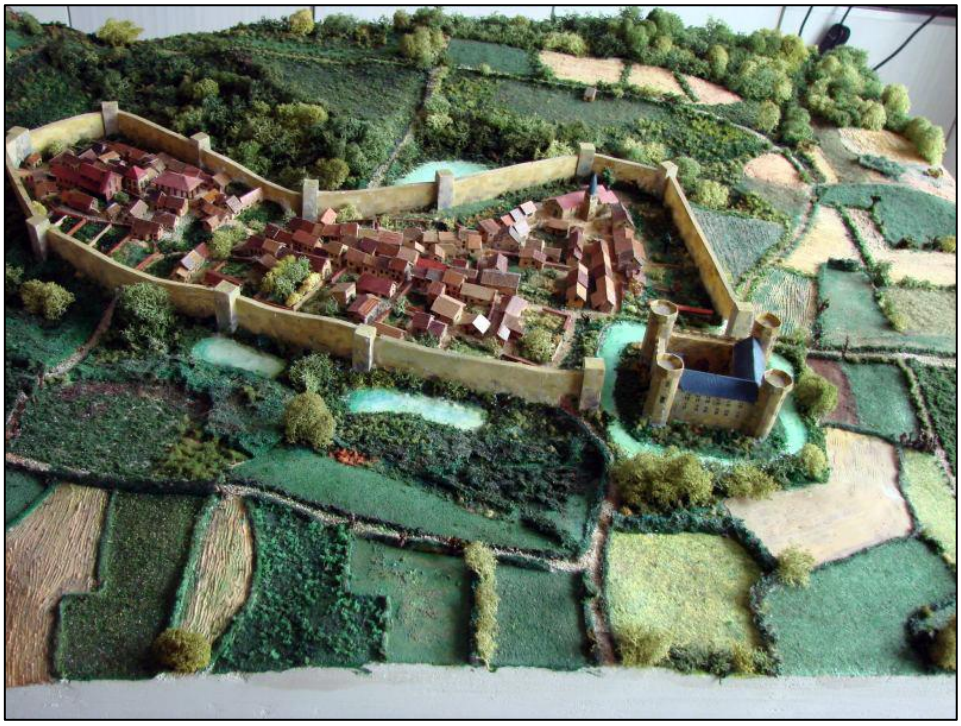
Reconstitution du château et de la ville de Saint Georges d'Espéranche.

par les Compagnons de Maître Jacques.

Représentation de la ville neuve de Saint Georges vers 1300.

En 1248, Pierre de Savoie, qui vient d'acheter le territoire de Saint Georges, en fait une ville nouvelle et fait clore la ville de murailles. Peu avant sa mort, en 1268, il démarre la construction du château et la ville devient une des résidences de la cour de Savoie. Afin de montrer aux habitants de Saint Georges ce qu'était ce village vers l'an 1300, les Compagnons de Maître Jacques, association d'histoire du village ont recherché les éléments du passé pouvant servir à créer des images représentant la ville et son château à cette époque.

Pour représenter la ville, la notion de maquette s'est vite imposée. A partir de plans topographiques, pour modéliser fidèlement le relief, la découpe des courbes de niveaux dans des feuilles de carton a nécessité un travail assidu, puis leur empilement recouvert de plâtre a fourni une bonne représentation du sol. Le tracé des murailles et des rues est facile à découvrir dans le Saint Georges d'aujourd'hui. Plusieurs traces de la muraille existent encore, le cadastre de 1830 souligne son tracé. Les rues, intra-muros, orientées de la vieille ville vers la ville nouvelle reprennent le schéma déjà rencontré dans les autres villes nouvelles de Pierre de Savoie, en particulier à Yverdon. La muraille est longue de 1300 mètres et est percée de quatre portes dont deux sous la protection directe du château qui est à un angle de la ville nouvelle. Sur cette représentation du terrain ont été placés, maisons, végétation, cheminements et plans d'eau, de façon la plus réaliste possible, ce qui a nécessité plus de 300 heures de travail à un compagnon.
La maquette a ainsi été habillée de maisons et de végétation, y compris les champs extérieurs à la ville. Cette maquette est maintenant placée dans la salle des mariages de la mairie et est facilement accessible aux habitants du village et d'ailleurs.



La maquette de Saint Georges d'Espéranche, vers 1300, vue du Sud.

A partir d'une photo de la maquette, pour bien maitriser la perspective, notre peintre des CMJ, a fait un tableau dont les détails complètent la maquette.

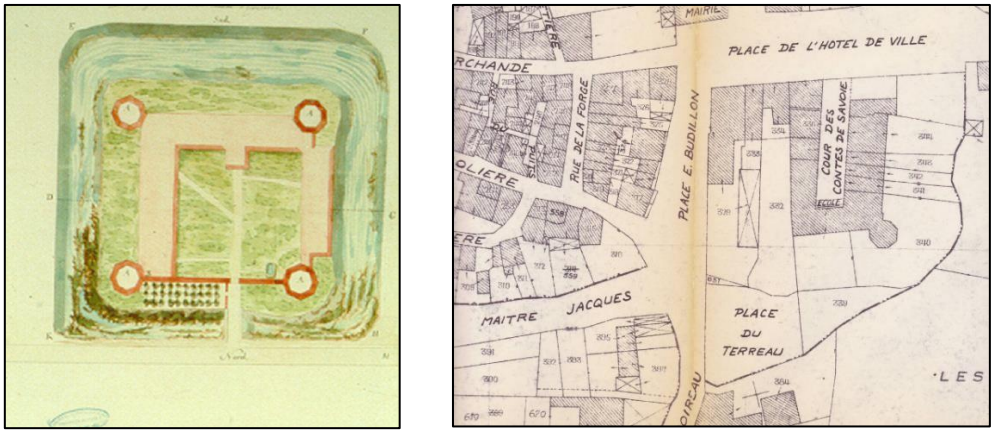
Tableau réalisé à partir d'une photo de la maquette

Représentation du château de Saint Georges d'Espéranche

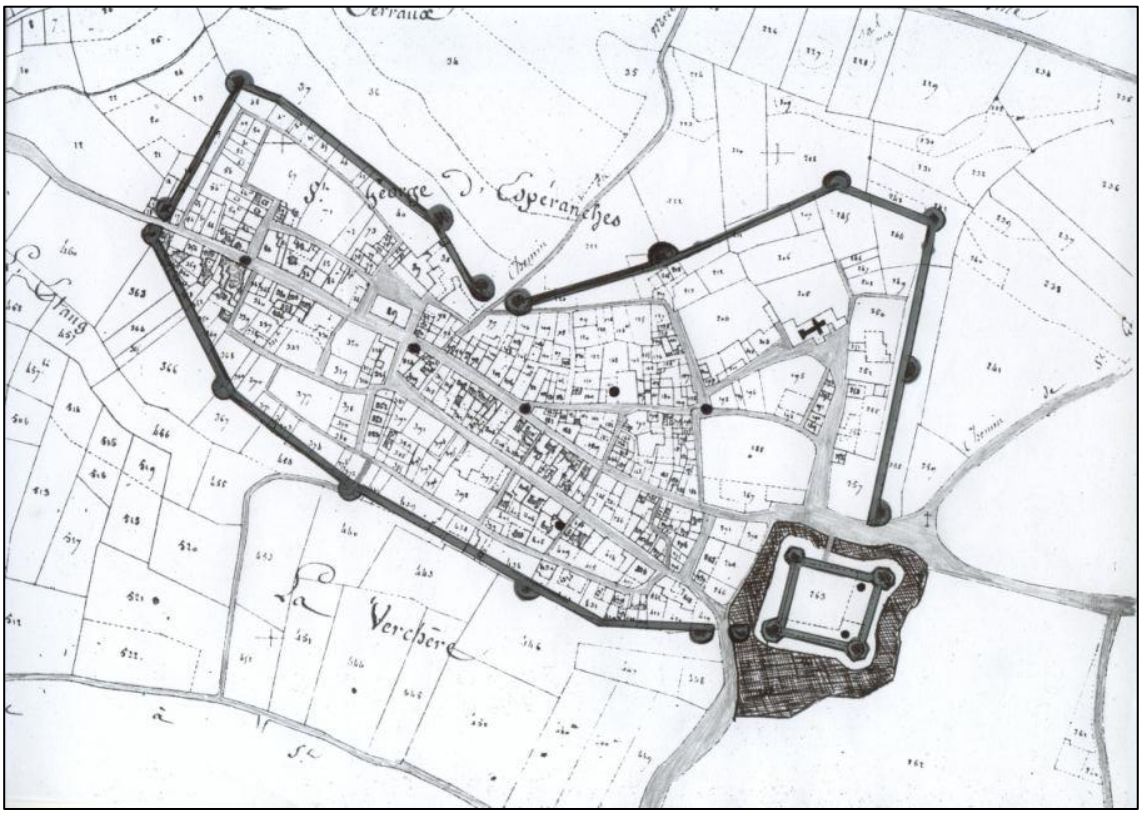
Le château féodal de Saint Georges d'Espéranche a été construit de 1268 à 1272 sous la direction de Maître Jacques qui ensuite, sous le nom de Master James of Saint Georges a supervisé le plus grand système de châteaux forts d'Europe au pays de Galles. Quatre de ces châteaux sont aujourd'hui cités au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Le château de Saint Georges qui apparaît comme le modèle de ces châteaux mérite donc de revivre par des dessins avec l'aide d'un modèle numérique.

Quelles sont les connaissances qui vont alimenter cette recherche.

- Deux descriptions des 16ème et 17ème siècle. Assez difficiles à interpréter et sans mesures chiffrées.
- Un plan du château du 11 Septembre 1794 par le citoyen Chabord, Ingénieur des Ponts et Chaussées qui vient vérifier que le château déjà en ruine ne peut abriter des contre-révolutionnaires. On reconnaît le plan en carré savoyard, les quatre tours octogonales et les douves qui entourent complètement l'édifice. Ce dessin, en couleur, ne porte pas de dimensions chiffrées.



Plan Chabord de 1794 conservé aux archives de Grenoble et cadastre actuel



Cadastre de 1830 et surlignage des murailles

- Le cadastre avec mesures, des années 1830 qui situe le château encore entier dans la commune.
- Deux photographies des années 1880 qui montrent deux tours à leur hauteur originelle, et un corps de bâtiments avec un étage supplémentaire.
- Un dessin d'artiste d'avant 1905 car la tour Sud Ouest est encore debout et la tour Sud Est est déjà tronquée de moitié.
- Les délibérations du conseil municipal lors du comblement des douves et de la vente des pierres des tours et des murs écroulés.
- Deux photos aériennes des années 1950 sur lesquelles le château a sa dimension actuelle.
- La position exacte de la tour Sud-Ouest révélée lors des fouilles faites pour les fondations de la superette.
- Une photo récente prise du sommet du clocher lors de la réfection de ce dernier.
- Les descriptions précises, avec photographies, des nombreux autres châteaux construits par Maître Jacques de Saint Georges dans l'Europe médiévale.
- Ce qui reste du château : une tour et deux corps de bâtiment.
- Le cadastre actuel plus précis, et des mesures sur la tour restante.

Pour révéler ce château et montrer son importance, les CMJ vont insérer dans deux photographies une représentation la plus précise possible du château. L'occasion d'accomplir ce travail se présente quand la société AEDIFIA propose de réaliser un scan 3D de toute la surface qu'occupait le château au Moyen-âge. Ainsi un outil de précision va affiner les mesures tirées des différents plans et documents.

Opération « Scan »

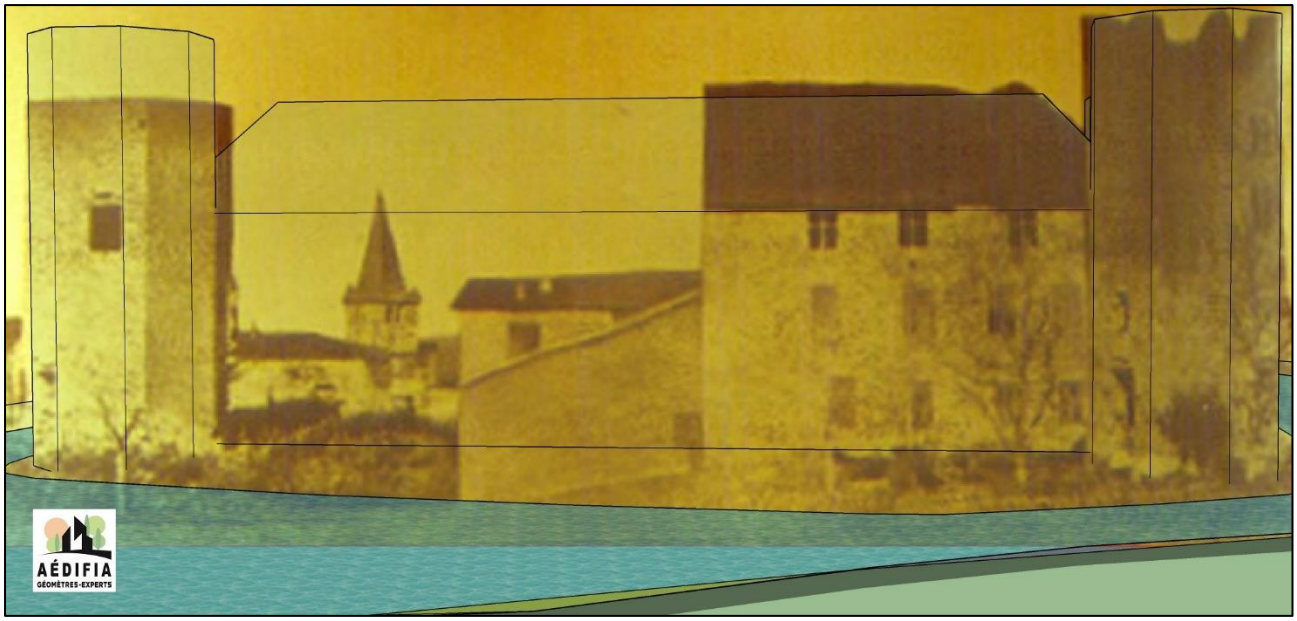
Image brute à partir du relevé fait avec le scanner

Quelles sont les valeurs obtenues ? Ce sont les coordonnées cartésiennes des facettes (petits éléments de surface) avec leurs caractéristiques de réflexion (couleurs, texture, orientation…). Toutes ces données assemblées, (il y a 20 stations de mesures) empilées et traitées servent à créer une image du château.
Posé sur un bâti stable (point de visée), le scanner-théodolite va lancer de très nombreux rayons laser (de l'ordre de 30 millions) et pour chaque rayon obtenir les informations de direction (azimut et direction dans un plan horizontal, ces rayons étant pilotés par des miroirs tournants), de distance (interférences d'ondes) entre l'appareil et la surface forcément réfléchissante (facette) qui a arrêté le rayon laser, ainsi que des données de couleur de cette minuscule surface, suffisamment réfléchissante pour retourner à l'appareil une information. Comme pour les directions vers le ciel où il n'y a pas de retour, les facettes à plus de 70 m de la source ne sont pas prises en compte.
De cet ensemble de facettes, un programme de calcul va identifier certaines caractéristiques comme des arrêtes, des surfaces homogènes, des formes particulières avec les valeurs qui les définissent.
D'un autre point de visée, une même procédure est faite, et comme l'opérateur a pris soin que les zones auscultées se superposent en partie, l'appariement des caractéristiques détectées, permet de donner à chaque facette des coordonnées spatiales absolues (en pratique le calcul est fait en minimisant les erreurs relatives entre plusieurs points de visée).

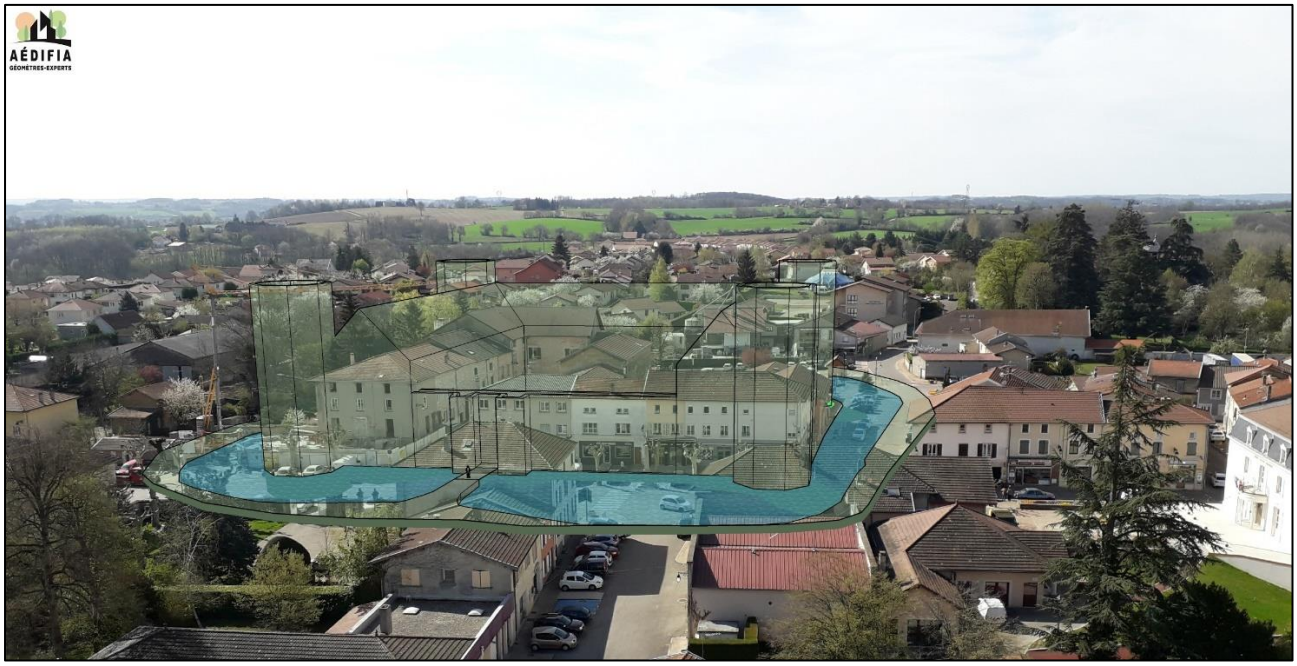
En sélectionnant toutes les facettes à une élévation (altitude) donnée on obtient une coupe horizontale du bâtiment permettant des mesures précises (la position des facettes dans l'espace 3D est donnée au millimètre près).
On reconstruit ainsi, sous forme de volumes, l'objet scanné.

C'est à l'historien d'identifier ces volumes et de les caractériser. Il doit aussi imaginer les parties manquantes, suite à ses lectures, ses visites à d'autres bâtiments semblables construits par Maître Jacques et leur visualisation lui dira la pertinence de ses choix.

Les volumes étant répertoriés et nommés, une maquette numérique (sorte de BIM : Building Information Model) contient tous les éléments du bâtiment. L'outil de représentation volumique SketchUp permet de retrouver, après quelques essais, les paramètres géométriques des prises de vue, et de fournir un modèle filaire (les bords des volumes) à placer sur les photographies.



Insertion d'un modèle filaire sur une photographie de 1880 (Deux tours et un étage supplémentaire à l'époque)
Etape qui permet de retrouver les paramètres d'une photographie.



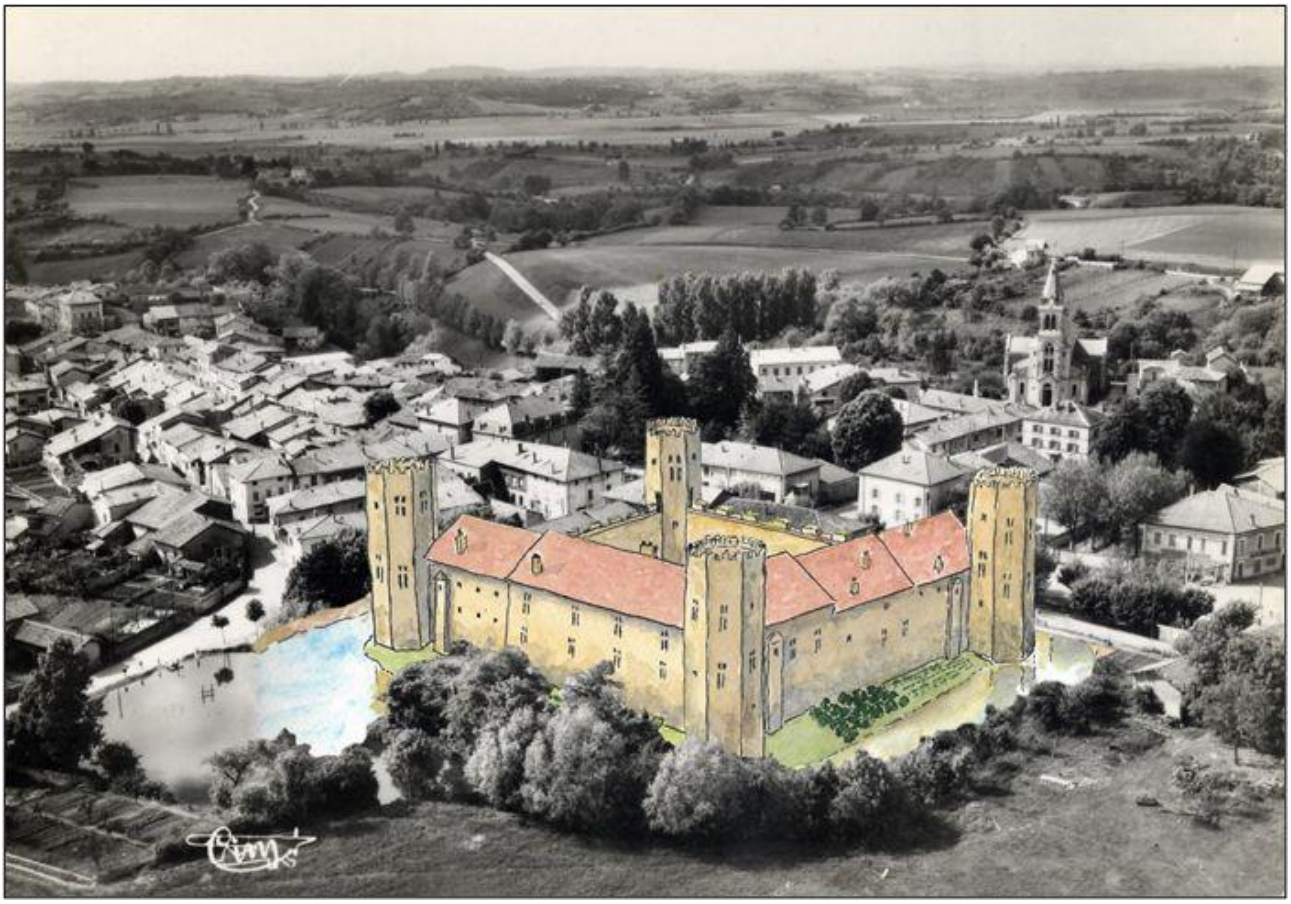
Modèle filaire placé sur une photographie

Techniquement c'est parfait, mais assez difficile à visualiser pour le néophyte.

C'est alors que le modèle filaire, précisément dimensionné du fait de la prise en compte des paramètres des photographies, est confié à deux compagnons, un artiste qui habille les faces des volumes, et le tableau obtenu est inséré dans les photographies par un autre, expert de l'insertion numérique, afin d'obtenir un rendu fidèle et réaliste.

Le château de Saint Georges d'Espéranche apparait alors dans toute sa grandeur.

Vue du nord (depuis le clocher de l'église)



Insertion dans l'image aérienne de 1950

Le château de Saint Georges est du type « carré savoyard », d'une taille exceptionnelle, inscrit dans un carré de 70 m de côté. Ce qui en fait, à l'époque, un très grand château, de la taille du vieux Louvre, palais médiéval contemporain qui appartient au roi de France. Seuls les châteaux de Caernavon (Pays de Galles), du même Maître Jacques pour le compte du roi d'Angleterre, et Chillon (Suisse) le dépassent en taille.

Complément sur les résultats du scanner

Cette image à gauche est la synthèse brute des points de visée à l'est du château. Les points de visée étant à deux mètres du sol, les rayons laser n'ont pas atteint l'ensemble de la toiture, seule la cheminée a été atteinte. Les zones grises sont celles où aucune facette n'a été localisée et comme le rendu peut être fait de n'importe quel point, les zones non atteintes par le laser apparaissent en gris.

Cette seconde image à droite, montre la possibilité d'une vue d'avion à partir de prises de vue au sol. Comme les toits ne sont pas vus du sol, ils n'existent pas et l'on croit voir l'intérieur du château, en fait chaque facette est vue de face quel que soit sa position.
Par contre les mesures de distance sont immédiates, en désignant deux facettes aux coordonnées connues on obtient la distance entre elles.

Cette image représente les facettes d'une même altitude, donc un plan du château avec des dimensions aussi précises que celles d'un levé topo.

Conclusion

Avec les représentations obtenues, l'association d'histoire des Compagnons de Maître Jacques (du nom de l'architecte qui construisit le château) démontre plus facilement ce passé étonnant d'un village qui pendant un siècle (1248-1355) fût d'importance sur l'échiquier des nations émergeant de la féodalité.
Le rattachement (le transport, comme disent les textes) du Dauphiné à la France en 1349 conduit le village à un quasi anonymat des territoires besogneux et sans histoire.

Mais, comme beaucoup de détails subsistent encore dans le village et aux archives, en pierres et en textes, la quête pour l'histoire du village par les Compagnons continue.

La grassole

Anecdote racontée par notre regretté Compagnon Jean Bournay au cours d'une de nos réunions d'hiver à la chapelle du château.

L'hiver quand la gelée blanchissait le paysage, sitôt les devoirs expédiés, les galopins du village organisaient une piste bien glissante pour leur **grassole** dans la rue qui maintenant porte ce nom.
Ils puisaient des seaux d'eau dans les douves du château qu'ils déversaient dans la rue pour préparer leur piste. Les dames de la rue qui se souciaient de ne pas glisser y jetaient les cendres de leur poêle pour ne pas glisser, dans un combat perdu d'avance.
Mais une fois la nuit tombée les galopins étaient maîtres de la rue éclairée de loin en loin par quelques faibles ampoules de 25 watts. On montait alors à plat ventre ou assis sur la grassole et c'était à qui irait le plus vite et le plus loin. Bien chargée la grassole pouvait faire du chemin, parfois avec arrêt brutal contre le mur d'un jardin.
Un soir, ils s'y sont installés à plusieurs (cette chenille de luges était appelée une barquée) et se sont lancés sur la piste et ont pris rapidement de la vitesse.
C'est alors que d'une maison sont sorties deux fillettes accompagnées d'un grand chien noir.
Au passage la barquée a embarqué le chien qui s'est enroulé autour de l'homme de tête. De trouille il s'est vidé arrosant généreusement les occupants.
La barquée de grassoles est peut-être allée loin cette fois-là, mais les gamins n'ont pas immédiatement renouvelé l'exploit. Chacun est rentré chez lui pour se débarbouiller. On a pas mal entendu crier dans les maisons ce soir-là !
Les choses étant ce qu'elles sont, dès le lendemain, les grassoles ont repris du service.
La rue de ces exploits s'appelle aujourd'hui : la rue grassolière

Une grassole

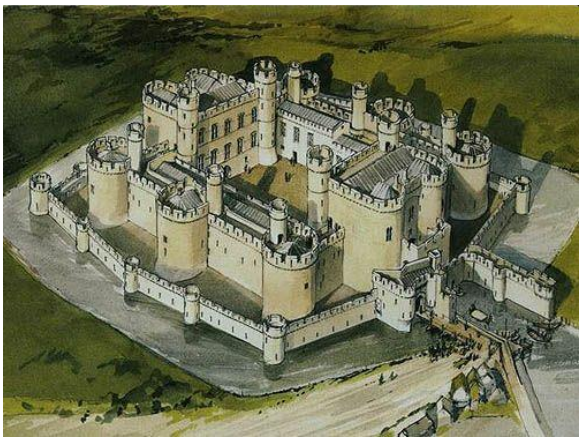
Le château de Beaumaris (Pays de Galles) *par R.M.Faure*

D'après les travaux d'Arnold Taylor (1911-2002)

Commencé en 1295, le château de Beaumaris ne sera jamais terminé, l'esprit de conquête d'Edouard 1 st se tournant vers l'Ecosse. Maître Jacques de Saint Georges en est l'architecte qui a depuis ses débuts à Yverdon en 1266 de nombreux châteaux dans ses œuvres. Il tient son anoblissement en référence au château de Saint Georges d'Espéranche qu'il considère comme son chef d'œuvre. Au pays de Galles, depuis 1280, au service du roi d'Angleterre, il a dirigé entre autres la construction des châteaux de Caernavon, Conway et Harlech. Beaumaris est situé près de la mer, dans une plaine côtière bien horizontale, où il peut développer un plan de château idéal et profiter des marées pour alimenter des douves qui restent avec des hautes eaux, même à marée basse. Comme à Aberystwiyth, Ruddlan et Harlech, le plan sera parfaitement symétrique et concentrique avec une double défense, laissant un étroit enclos entre les murs forts. Des douves larges sont une protection supplémentaire. Beaumaris est anciennement Beau Mareys, du vieux français qui montre l'aspect marécageux des lieux.

Vue aérienne du château

Les douves



Le château terminé (reconstitution)

Le château barre la plaine, et de l'autre côté du bras de mer, Snowdonia, le sommet du Pays de Galles. On note les tours du mur intérieur qui dépassent celles de la première enceinte.

Le château est bâti, mais non fini, entre 1295 et 1298, sous la direction de Maître Jacques de Saint Georges, qui, à cette date, possède une grande expérience acquise lors de la construction des châteaux de Builth, Aberystwyth, Ruddlan and Flint, Conway, Harlech et Caernavon, ainsi que les fortifications des villes de Conway et Caernavon. Les comptes, très précis, montrent qu'une part importante du coût de construction est causé par les frais de transport des matériaux et qu'une véritable flotte de bateaux a été employée.

Une lettre de Maître Jacques écrite en anglo-normand, datée du 27 février 1296, fait le point sur l'avancement des travaux et demande de l'argent pour continuer. Traduite en anglais par A. Taylor, ci-après la traduction française.

De Jacques de Saint Georges et Walter of Winchester au trésorier et barons de la couronne à Westminster.

Aberconway, 27 Février 1296

A vous très chers Seigneurs du trésor de notre Roi, Jacques de Saint Georges et Walter de Winchester vous transmettent leurs hommages et vous saluent bien bas.

Messieurs, vous savez que le Roi nous a commandé par lettre de vous faire savoir et de vous donner une image exacte de tous les aspects de l'avancement des travaux du château de Beaumaris pour vous donner la capacité de connaitre ces travaux (ordiner lestat de loeuvre) et ceux à venir pour la prochaine saison et ce qui nous semble le plus important, que les travaux sont très chers et qu'il nous faudra beaucoup d'argent.

Vous devez savoir

(1) *Que nous avons gardé les maçons, les tailleurs de pierre, les carriers et autre main d'œuvre tout l'hiver et que nous les employons à préparer du mortier, à casser des pierre pour faire de la chaux, nous avons des chariots pour transporter ces pierres jusqu'ici et des poutres pour ériger les bâtiments du château dans lesquels nous vivons tous actuellement, (a edifier en chastel la ou nous sumes touz demorrantz ore) nous avons aussi 1000 charpentiers, forgerons, plâtriers, mariniers, et aussi une garnison de 10 cavaliers qui coûtent 70 shillings par semaine, 20 archers, soit 47 s. 10d. supplémentaires et 100 soldats à pied qui coûtent 6p. 2s. 6d de plus.*
(2) *Que, quand cette lettre est écrite, il nous manque 500 p. pour les travailleurs et les hommes d'arme. Les salaires de ces gens sont très en retard et nous avons les plus grandes difficultés à conserver ces gens pour le simple fait qu'ils n'ont plus rien pour vivre.*
(3) *Que si le seigneur notre Roi désire que ces travaux soient terminés le plus rapidement possible, comme prévu au planning, (que loevre se perfate vistement aussi come mestier serreit e sicome ele est comencee) il nous faut, au minimum, 250 p. par semaine pendant toute la saison, ainsi les travaux avanceront correctement. Cependant, si cet argent n'est pas disponible, faites le nous savoir, et nous vous mettons ces travailleurs à votre disposition pour ce dont vous pensez faire de mieux pour notre seigneur le Roi.*

Pour ce qui est l'avancement des travaux nous avons déjà envoyé un rapport au Roi. Nous pouvons vous dire que les constructions s'élèvent désormais à plus de 28 pieds et les plus basses sont au moins à 20 pieds. Nous avons commencé 10 tours de l'enceinte extérieure et 4 de l'enceinte intérieure, 2 de chacune des défenses des portes du château. (si sont comence x tours dehors e quatre dedens, a chescune porte deus pur les ales) 4 portes ont été dressées et peuvent être fermées chaque nuit et chaque chemin d'accès est prêt à avoir trois herses. Vous devez aussi savoir que, à marée haute, des bateaux de 40 tons sont capables d'aborder très près de l'entrée du château, ce qui permet de continuer les travaux malgré les Gallois (maugre touz les Galeys tant avons-nous fait).

Au cas où, vous vous demanderiez où tant d'argent peut être dépensé par semaine, sachez que nous avons besoin, et continuerons à avoir besoin, de 400 maçons, à la fois terrassiers et bâtisseurs, 2000 manœuvres, 100 charrettes, 60 chariots, 30 bateaux pour apporter charbon et pierres, 200 tailleurs de pierre, 30 forgerons, et aussi des charpentiers et des menuisiers pour les planchers et autres travaux. Tout cela ne tient pas compte de la garnison mentionnée plus haut, ni de l'achat des matériaux dont nous avons besoin en grande quantité.

Pour ce qui sont des nouvelles dans le pays de Galles, nous ne sommes surs de rien (de lestat de la terre de Gales nous nensavons uncore si bien nony). Mais comme vous le savez, les Gallois sont des Gallois et vous devez bien le comprendre, si, et que Dieu oublie cela, s'il y a guerre en France ou en Ecosse, il faudra les surveiller attentivement (font a duter de tant le plus).

Soyez assurés, Messieurs, que nous ferons notre travail pour donner satisfaction en tout. Que Dieu vous protège.

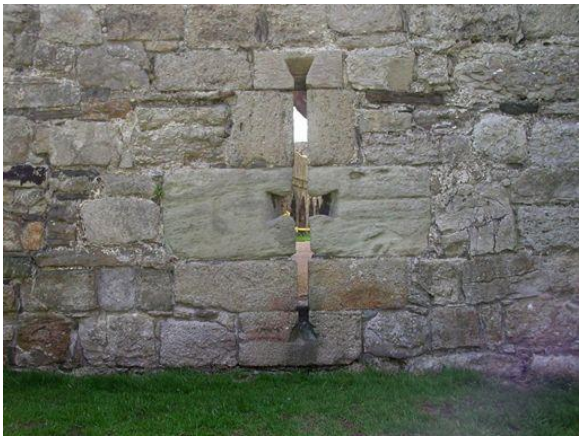
P.S. Et, Messieurs, pour l'amour de Dieu, faites vite pour l'argent pour les travaux, autant que notre seigneur le Roi le désire, sinon tout ce que nous avons fait jusqu'à maintenant ne servira à rien (tout come ilyad fait uncore poy vaut si plus nysoit fait).

Maître Jacques, qui a la soixantaine, fort de son expérience comme architecte mais aussi en politicien pressent que la conquête de l'Ecosse va arrêter les travaux. Après l'arrêt en 1298, ils seront repris entre 1306 et 1330, mais le château ne sera jamais terminé. Jacques suivra son Roi en Ecosse, participera au siège

du château de Stirling et construira des fortifications ‘en bois’ à Linlithgow. Il meurt en 1309 au château de Mostyn, une ville située à l’est de Conway à la limite du pays de Galles.

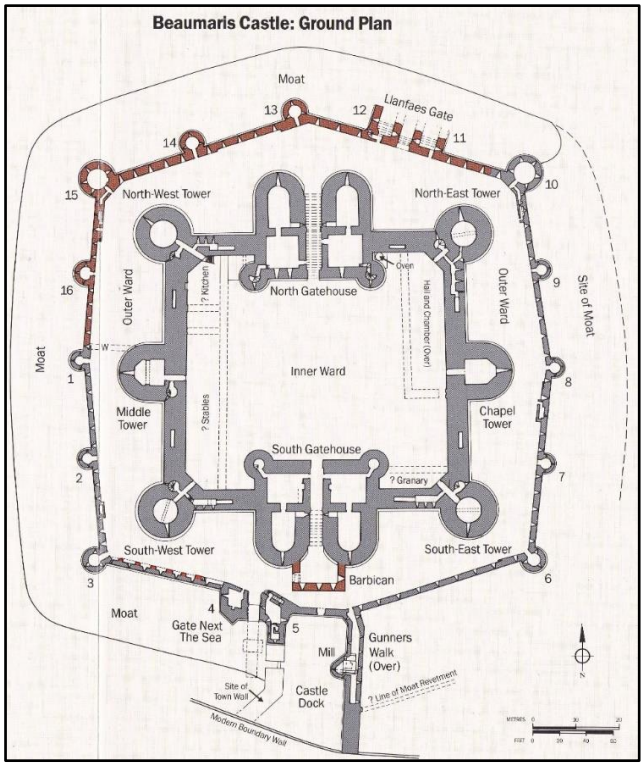
Au Château de Beaumaris, il a utilisé toutes ses inventions, les latrines signe de luxe pour l’époque, l’arc plein cintre, les défenses en profondeur comme ces fortifications concentriques le montrent, et le plan de ce château est reproduit dans tous les livres d’histoire. L’usage des échafaudages hélicoïdaux autour des tours, mais aussi le long des murs, permet une plus grande rapidité de construction et l’abandon des donjons remplacés par des habitations avec de grandes ouvertures et de nombreuses cheminées. La maison-porte (gate-house) de Beaumaris, mais aussi d’Harlech en sont des exemples. La grande cour intérieure rappelle celle de Saint Georges qui fait que le château est vaste et peut être appelé ‘palacium’. Les douves quand le terrain le permet sont larges et profondes, limitées de murs de pierre comme à Saint Georges, Ruddlan et Villandrault.

Le bâtiment fortifié qui contrôle l’accès



Une archère élaborée

A travers ce châteaux, Maître Jacques de Saint Georges nous laisse une empreinte magistrale de son art.



Le plan du château de Beaumaris

Maître Jacques en Ecosse *par R.M.Faure*

D'après les travaux d'Arnold Taylor (1911-2002)

Après Beaumaris, maître Jacques de Saint Georges accompagne le roi d'Angleterre Edouard 1 er dans sa campagne contre les Ecossais qui commence en 1296. Le roi installe son camp près de Linlithgow. William Wallace, que le cinéma nous fait connaître dans le film Braveheart, ne veut pas que l'Ecosse se soumette à l'Angleterre et mène la vie dure à l'envahisseur, en proclamant « qui tient Stirling, tient l'Ecosse ». Mais il est battu à la bataille de Falkirk en 1298. Dès 1301, la rébellion reprenant Edouard 1er revient avec une forte armée et s'installe progressivement au château de Linlithgow qu'il fait construire par Maître Jacques, faisant de la ville une base militaire solide en vue de prendre le château de Stirling. Comme les constructions en pierre sont très chères et demandent du temps, c'est en bois que Maître Jacques va construire un puissant château de 1302 à 1303. Une armée de bucherons, de charpentiers, scieurs, maçons et terrassiers travaille dur pour construire cette forteresse qui abritera toute une garnison. La forteresse est en dehors de la ville, entourée d'une profonde douve et bâtie avec des 'bois écorcés'. A cette époque on disait 'bois pelés' et ce nom est resté jusqu'à aujourd'hui, le « Linlithgow peel » est le parc de la ville. Du château, qui brûla au XV ième siècle il ne reste plus rien, sauf ce parc qui rappelle cette construction terminée en 1303. Mais le travail de Maître Jacques n'est pas fini. Il doit construire de formidables machines de guerre en vue du siège de Stirling, place-forte écossaise symbole de la résistance. Maître Jacques montre ici, une autre facette de son savoir. Ingénieur et architecte, c'est aussi être spécialiste de la construction de balistes, trébuchets et mangonneaux, engins qui projettent de lourdes pierres sur les murailles d'un château dans le but de les détruire.

Le Linlithgow peel, où étaient les fortifications de Maître Jacques, est l'espace vert qui s'étend autour du château actuel (XIV siècle) et de l'église.

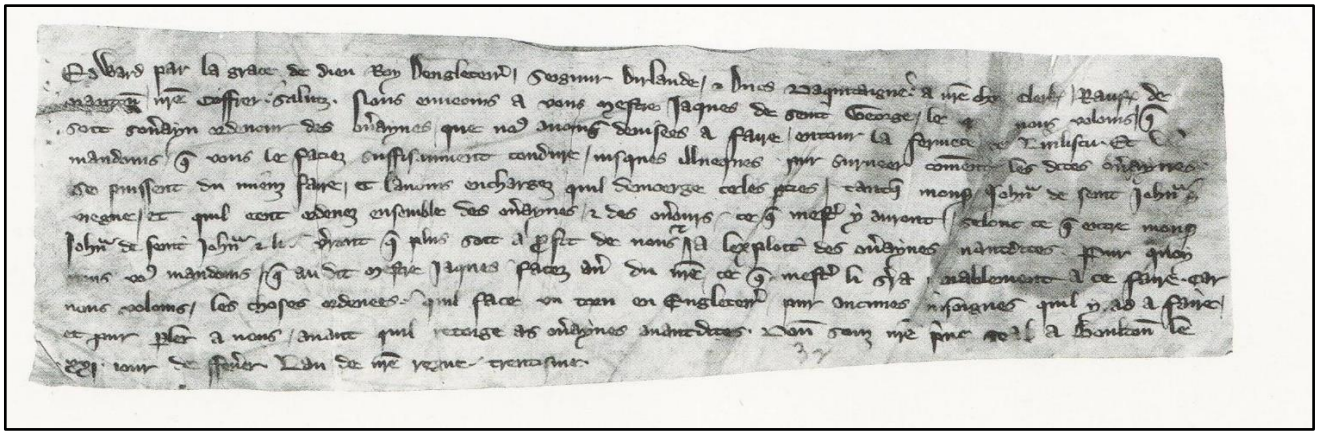
En Avril 1304, Edward Ier assiège Stirling avec pas moins de 12 engins de siège. Il s'agit très probablement de trébuchets. Cette machine est une évolution du mangonneau, avec cette fois un contrepoids mobile qui vise à mieux accompagner le mouvement de balancier du bras. La portée de tir est estimée à 200 mètres et le projectile peut atteindre 125 kg maximum mais elle reste une machine mobilisant de nombreux hommes et sa cadence de tir est encore faible. Les 12 trébuchets bombardèrent Stirling de pierres et de balles de plomb (comme celles qui furent récupérées sur les toits des églises voisines) et aussi un genre de feu

grégeois. Face à ces bombardements massifs, plusieurs écossais prirent refuge dans les grottes situées sous le château. En plus de ces engins de siège, un beffroi (une tour de siège) fut monté ainsi qu'un bélier qui s'avéra en fin de compte peu utile. Le château de Stirling est situé sur une butte rocheuse et donc, naturellement bien défendu. Il est également possible que le fossé ait pu être comblé pour atteindre la muraille et permettre aux soldats de grimper au mur à l'aide d'échelles. Les assiégés résistent encore. En Juillet, le plus grand trébuchet jamais construit, le Warwolf (Loup de guerre) construit sous la direction de l'ingénieur Maître Jacques de St George entre en action. Ses poutres étaient transportées dans 27 chariots, sa construction s'étala sur trois mois et mobilisa 5 charpentiers et 49 ouvriers. Dès le premier tir du trébuchet sur les créneaux de la muraille, le mur fut détruit et Edward I[er] accepta la reddition des écossais, mettant ainsi un terme au siège (27 Juillet 1304).

Edouard 1[er] meurt en 1307, Maître Jacques en 1309, Robert 1[er] d'Ecosse reprend le château dès 1313 et en 1314, l'Ecosse redevient indépendante pour trois siècles.

Reproduction du trébuchet War Wolf, (grandeur nature, maquette, estampe)

Le château de Stirling actuel, profondément remanié depuis le XIII ème siècle



Lettre du roi à Maître Jacques pour les travaux de Linlithgow le 21/02/1302

Clins d'œil d'histoire

Relevé n° 183 dans les délibérations du conseil municipal

Lettre à Monsieur le sous-préfet pour faire recevoir M. F. Perenet à l'hospice de retraite de Vienne.

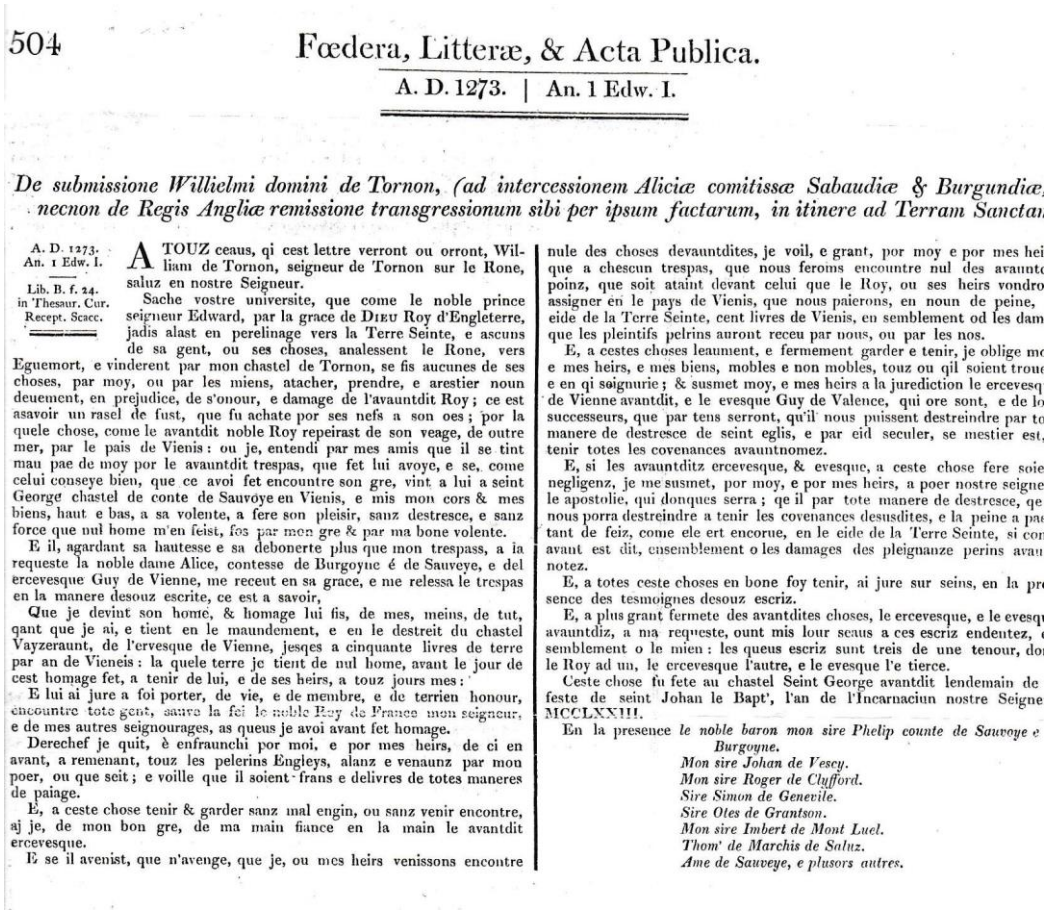
Saint Georges le 3 octobre 1843

Le maire (M. Jars) à Monsieur le sous-préfet de Vienne

Monsieur

François Perenet né en cette commune le 17 mai 1765 y domicilié fils de feu Jean et d'Anne Chaleyssin, ex caporal de la 1ère compagnie, 1er bataillon d'infanterie de ligne, 4ème demi brigadier de la 13ème division militaire, ayant reçu deux blessures, l'une à la tête et l'autre à la cuisse droite, et ayant 21 ans, 5 mois, 22 jours de campagnes y compris celles des ans 6,7,8 et 9 en Egypte, est âgé de 78 ans et 6 mois, estropié, marchant avec une béquille, presque aveugle, pauvre et sans ressources, a besoin de secours efficaces dans sa triste position ; c'est pourquoi, ayant pitié de lui, je m'adresse à vous, Monsieur, persuadé que vous penserez de même pour ce malheureux militaire. Je vous prie de le faire entrer, gratis, incessamment à l'hospice de la charité de Vienne pour le reste de ses jours, surtout au moment de l'hiver où nous sommes, je vous serai bien reconnaissant de cet acte d'humanité.

Texte fait au château de Saint Georges dans les archives d'Edouard 1er , *transmis par A.J. Taylor*



504 Fœdera, Litteræ, & Acta Publica.

A. D. 1273. | An. 1 Edw. I.

De submissione Willielmi domini de Tornon, (ad intercessionem Aliciæ comitissæ Sabaudiæ & Burgundiæ, necnon de Regis Angliæ remissione transgressionum sibi per ipsum factarum, in itinere ad Terram Sanctam

A. D. 1273. An. 1 Edw. I.

Lib. B. f. 24. in Thesaur. Cur. Recept. Scacc.

A TOUZ ceaus, qi cest lettre verront ou orront, William de Tornon, seigneur de Tornon sur le Rone, saluz en nostre Seigneur.

Sache vostre universite, que come le noble prince seigneur Edward, par la grace de DIEU Roy d'Engleterre, jadis alast en perelinage vers la Terre Seinte, e ascuns de sa gent, ou ses choses, analessent le Rone, vers Eguemort, e vinderent par mon chastel de Tornon, se fis aucunes de ses choses, par moy, ou par les miens, atacher, prendre, e arestier noun deuement, en prejudice, de s'onour, e damage de l'avauntdit Roy ; ce est asavoir un rasel de fust, que fu achate por ses nefs a son oes ; por la quele chose, come le avantdit noble Roy repeirast de son veage, de outre mer, par le pais de Vienis : ou je, entendi par mes amis que il se tint mau pae de moy por le avauntdit trespas, que fet lui avoye, e se, come celui conseye bien, que ce avoi fet encountre son gre, vint a lui a seint George chastel de conte de Sauvoye en Vienis, e mis mon cors & mes biens, haut e bas, a sa volente, a fere son pleisir, sanz destresce, e sanz force que nul home m'en feist, fos par mon gre & par ma bone volente.

E il, agardant sa hautesse e sa debonerte plus que mon trespass, a la requeste la noble dame Alice, contesse de Burgoyne é de Sauveye, e del ercevesque Guy de Vienne, me receut en sa grace, e me relessa le trespas en la manere desouz escrite, ce est a savoir,

Que je devint son home, & homage lui fis, de mes, meins, de tut, qant que je ai, e tient en le maundement, e en le destreit du chastel Vayzeraunt, de l'ervesque de Vienne, jesqes a cinquante livres de terre par an de Vieneis : la quele terre je tient de nul home, avant le jour de cest homage fet, a tenir de lui, e de ses heirs, a touz jours mes :

E lui ai jure a foi porter, de vie, e de membre, e de terrien honour, encountre tote gent, sauve la foi le noble Roy de France mon seigneur, e de mes autres seignourages, as queus je avoi avant fet homage.

Derechef je quit, è enfraunchi por moi, e por mes heirs, de ci en avant, a remenant, touz les pelerins Engleys, alanz e venaunz par mon poer, ou que seit ; e voille que il soient frans e delivres de totes maneres de paiage.

E, a ceste chose tenir & garder sanz mal engin, ou sanz venir encontre, aj je, de mon bon gre, de ma main fiance en la main le avantdit ercevesque.

E se il avenist, que n'avenge, que je, ou mes heirs venissons encontre nule des choses devauntdites, je voil, e grant, por moy e por mes hei que a chescun trespas, que nous feroms encountre nul des avaunt poinz, que soit ataint devant celui que le Roy, ou ses heirs vondro assigner en le pays de Vienis, que nous paierons, en noun de peine, eide de la Terre Seinte, cent livres de Vienis, en semblement od les dam que les pleintifs pelrins auront receu par nous, ou par les nos.

E, a cestes choses leaument, e fermement garder e tenir, je oblige mo e mes heirs, e mes biens, mobles e non mobles, touz ou qil soient trou e en qi seignurie ; & susmet moy, e mes heirs a la jurediction le ercevesq de Vienne avantdit, e le evesque Guy de Valence, qui ore sont, e de lo successeurs, que par tens serront, qu'il nous puissent destreindre par to manere de destresce de seint eglis, e par eid seculer, se mestier est, tenir totes les covenances avauntnomez.

E, si les avauntditz ercevesque, & evesque, a ceste chose fere soie negligenz, je me susmet, por moy, e por mes heirs, a poer nostre seigne le apostolie, qui donques serra ; qe il par tote manere de destresce, qe nous porra destreindre a tenir les covenances desusdites, e la peine a pa tant de feiz, come ele ert encorue, en le eide de la Terre Seinte, si cor avant est dit, ensemblement o les damages des pleignanze perins avau notez.

E, a totes ceste choses en bone foy tenir, ai jure sur seins, en la pr sence des tesmoignes desouz escriz.

E, a plus grant fermete des avantdites choses, le ercevesque, e le evesq avauntdiz, a ma requeste, ount mis lour seaus a ces escriz endeutez, semblement o le mien : les queus escriz sunt treis de une tenour, do le Roy ad un, le ercevesque l'autre, e le evesque l'e tierce.

Ceste chose fu fete au chastel Seint George avantdit lendemain de feste de seint Johan le Bapt', l'an de l'Incarnaciun nostre Seigne MCCLXXIII.

En la presence *le noble baron mon sire Phelip counte de Sauvoye e Burgoyne.*
Mon sire Johan de Vescy.
Mon sire Roger de Clyfford.
Sire Simon de Geneville.
Sire Otes de Grantson.
Mon sire Imbert de Mont Luel.
Thom' de Marchis de Saluz.
Ame de Sauveye, e plusors autres.

A sa demande le seigneur de Tournon rencontre, **à Saint Georges**, le roi d'Angleterre pour lui demander son pardon, car il lui a dérobé une barque quand le monarque partait en croisade en passant par Tournon, deux ans auparavant. La famille de Savoye intercède pour le pardon, qui sera effectivement accordé et enregistré (Saint Jean 1273).

Le télégraphe de Saint Georges

par André Clopin

A Saint- Georges, un nouveau lotissement, situé à l'ouest du cimetière, est appelé « Les Jardins du Télégraphe ». Pourquoi un tel nom ?

Pour répondre à cette question, il faut remonter jusqu'au 18 juin 1805 à Mantoue en Italie. A cette date, Napoléon, qui conduit une guerre contre les Autrichiens, ordonne d'établir une ligne télégraphique de Milan à Paris en passant par Turin et Lyon. Une partie de cette ligne Lyon-Turin est réalisée en 1807, prolongée jusqu'à Milan en 1809 et jusqu'à Venise en 1810.
Sur cette ligne s'échelonnent des relais, 33 entre Lyon et Turin, qui permettent de transmettre des messages plus rapidement qu'avec les courriers habituels. Ainsi, un message annonçant à Napoléon la naissance de l'Aiglon, parti de Paris le 20 mars 1811 dans la matinée, est reçu en fin d'après-midi à Milan. Au départ de Lyon, le premier relais est situé à Sainte-Foy-les-Lyon, où on peut le voir encore aujourd'hui, restauré et fonctionnel. Il est relié au relais de Vénissieux qui communique à celui de Saint Pierre de Chandieu, à Bel Air à 340m d'altitude ; tour en bois dite de l'Empereur, désignée par les habitants sous le nom de Moulin à vent.
Celui-ci correspondait avec celui de St Georges dont on ne connaît aucune trace. Le Dr. Saunier le situe à Freydière, à 410m d'altitude, à l'emplacement du cimetière actuel, (justifiant ainsi le nom du lotissement). Les fondations de la croix du cimetière pourraient être celles du relais, le cimetière ayant été déplacé depuis les abords de l'église en 1886.
Dans la matrice cadastrale, on relève, en 1808-1811, une parcelle de 0,58 ares, située au mas de Freydière ou Moulin à Vent, série C n°62 (ce numéro est absent sur le cadastre de 1811). Est-ce le relais ? G. de Saint-Denis, indique que le site probable est situé à Charantonnay, au Bois du Mariage à 471m d'altitude (Charantonnay n'était pas encore commune et faisait partie de la commune de St Georges)
Le relais de St Georges communique avec celui de Chatonnay où un chemin porte, encore aujourd'hui, le nom de « chemin du Télégraphe ».
Et la ligne continue, traversant la Savoie où on trouve encore des relais à St André et à Sollières-Sardières qui ont été conservés et bien restaurés.

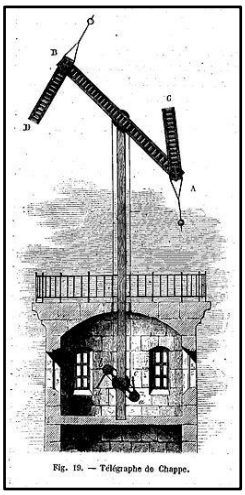
Relais de Sainte-Foy-les-Lyon

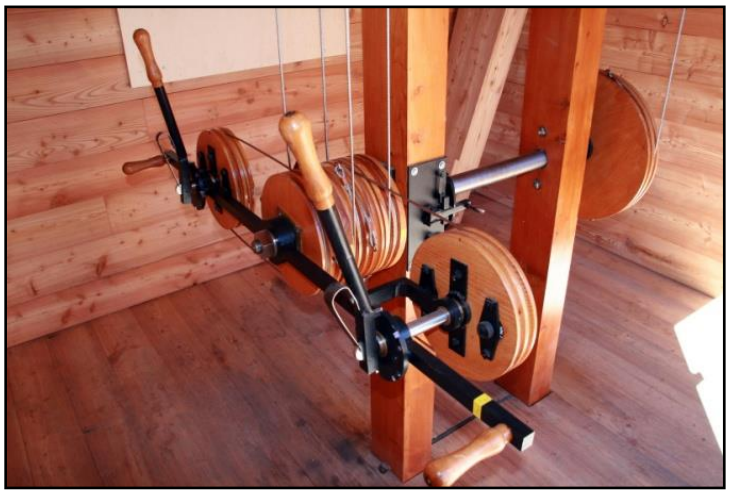
Relais de Saint André

Relais de Solières

Plusieurs lignes du télégraphe Chappe (du nom de l'ingénieur qui a conçu le système) sont réalisées.
En France, il y a 534 stations et plus de 5000 km de réseau. Dès 1794, la ligne Paris-Lille permet de transmettre entre autres le message annonçant la victoire du Quesnoy, de Lille à Paris en moins d'une heure, alors qu'il aurait fallu plus de deux jours par un courrier à cheval. La ligne Lyon-Turin cesse toute activité en 1814, étant donné la transmission rendue aléatoire à cause des conditions climatiques pas toujours favorables à cette transmission à vue dans la traversée des Alpes.
Certaines lignes du réseau télégraphique Chappe fonctionneront encore en France jusqu'en 1844 quand il sera supplanté par le télégraphe électrique.

Nota : *Une ligne télégraphique se compose d'une succession de relais, situés sur des points élevés, distants de 10 à 20km, qui peuvent communiquer visuellement entre eux.*
Ces relais sont constitués d'une tour, construite en pierre ou d'une cabane en bois, qui comporte en général un local de repos et une salle de travail dans laquelle deux employés, les "stationnaires" vont se relayer, d'un quart d'heure avant le lever du soleil à un quart d'heure après le coucher, pour surveiller à l'aide de jumelles l'annonce de l'arrivée éventuelle d'un message venant d'un relais voisin et le transmettre au suivant.
Ce relais est surmonté d'un mât de 7 à 8m de haut portant un bras pivotant ayant à ses extrémités deux bras articulés qui peuvent prendre différentes positions grâce aux manipulations effectuées par les stationnaires à l'aide de poulies et de cordes. C'est leur position qui correspond à 92 signaux différents codés qu'il faudra reproduire. Ces signaux, des codes, sont changés régulièrement et seuls les opérateurs en bout de ligne en connaissent le sens.





Manipulateur à Saint-André

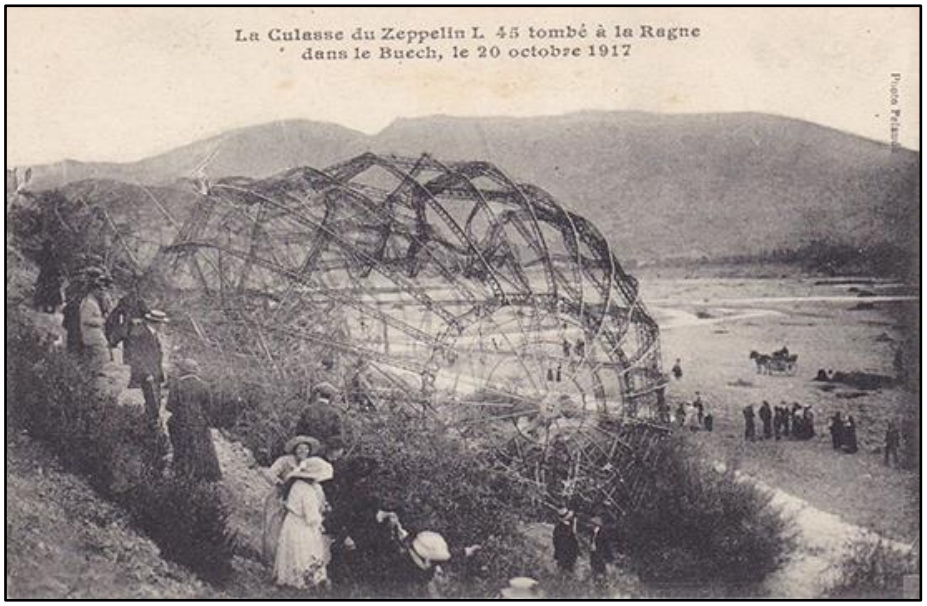
Des inspecteurs passent assez régulièrement pour contrôler les activtes des statonnaires. Au cours d'une de ces visites, on reproche aux frères Nicolas, en poste à Charantonnay et Chatonnay, de "se ménager". Au premier, de ne pas se conformer à l'alternat et de se faire remplacer par sa fille, au second (qui sera destitué) d'entraver le service par sa négligence et par ses mauvaises manœuvres !

Des écrivains mentionnent le télégraphe dans leurs écrits. Victor Hugo désigne plusieurs fois ces relais sous le nom d'"insecte noir".
Dans "Le Comte de Monte-Cristo", Alexandre Dumas imagine que son héros, Edmond Dantès, détourne l'usage du télégraphe pour envoyer une fausse nouvelle (« fake news » aujourd'hui !) afin de déstabiliser son ennemi le banquier Danglars.
Dumas donne une description assez poétique et drôle d'un de ces relais : « J'ai vu parfois au bout d'un chemin, sur un tertre, par un beau soleil, se lever ces bras noirs et pliants pareils aux pattes d'un immense coléoptère, et jamais ce ne fut sans émotion, je vous jure, car je pensais que ces signes bizarres fendant l'air avec précision et portant à trois cents lieues la volonté inconnue d'un homme assis devant une table à un autre homme assis à l'extrémité de la ligne devant une autre table, se dessinaient sur le gris des nuages ou sur l'azur du ciel, par la seule force du vouloir de ce chef tout-puissant : je croyais alors aux génies, aux sylphes, aux gnomes aux pouvoirs et maigres, car je craignais de trouver sous leurs ailes de pierre le petit génie bien gourmé, bien pédant, bien bourré de science, de cabale ou de sorcellerie. De ces lieux occultes, je riais.et jamais l'envie ne m'était venue de voir de près ces gros insectes au ventre blanc, aux pattes noires.
Mais voilà qu'un beau matin, j'ai appris que le moteur de chaque télégraphe était un pauvre diable d'employé à douze cents francs par an, occupé tout le jour à regarder, non pas le ciel comme l'astronome, non pas l'eau comme le pêcheur, non pas le paysage comme un cerveau vide, mais bien l'insecte au ventre blanc aux pattes noires, son correspondant, placé à quelques quatre ou cinq lieues de lui. Alors je me suis senti pris d'un désir curieux de voir de près cette chrysalide vivante et d'assister à la comédie que, du fond de sa coque, elle donne à cette autre chrysalide, en tirant les uns après les autres quelques bouts de ficelle ».

Environ un siècle, après la réalisation du télégraphe Lyon-Turin, le site de Freydière, point culminant au nord de St Georges, (410m), suscite de nouveau l'intérêt de l'armée. Dans ses notes, Louis Clopin écrit : *« 1916-1917. Ce lieu est repéré par l'autorité militaire pour avoir une visibilité très étendue (on peut voir le Mont-Blanc situé à vol d'oiseau à 140km) et donc l'armée installa un poste de guet avec une guérite de 2m sur 2m, recouverte d'un toit de chaume. Les occupants de ce poste munis de jumelles de marine devaient surveiller et signaler le passage possible par les airs : avions, ballons, dirigeables, zeppelins, venant de Suisse et pouvant se diriger vers Lyon et sa région. Cette surveillance était assurée par un poste de garde composé de 8 hommes, 1 caporal et 1 sergent. Je crois que le but fut négatif, sauf pour camoufler quelques privilégiés que les combattants appelaient "les embusqués".*

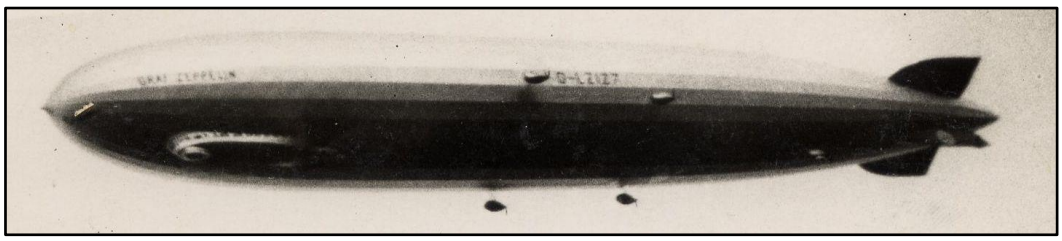
On peut signaler que le poste avait fait un rapport pour annoncer le passage du Zeppelin Allemand qui fut rejeté sur la France le 20 Octobre 1917. Il survola Lyon et sa région. C'est là qu'il fut signalé par le poste.

Ce Zeppelin atterrit à Mison près de Laragne. Les 17 hommes d'équipage eurent le temps de le détruire. Il ne resta que des ferrailles. »



Quelques informations complémentaires concernant les Zeppelin.

Le zeppelin L45 qui s'est posé à Mison mesurait plus de 200m de longueur et sa carcasse d'aluminium pesait plus de 20 tonnes. Son équipage était composé de 15 hommes et 2 officiers. Il était propulsé par 3 ou 5 moteurs de 150 à 250 chevaux. Son volume d'hydrogène dépassait 60000m3.
Ce jour-là, onze appareils du même type se dirigent vers l'Angleterre (20 heures d'autonomie à 130 km/h) pour bombarder Londres en emportant chacun 2000 kg de bombes. Seuls, trois d'entre eux purent regagner leur base. Les autres furent abattus par la chasse anglaise ou détournés sur la France. Le L45, pris à partie par la chasse anglaise monta jusqu'à une altitude extrême (6 200m !) entrainant des malaises au sein de l'équipage. Pris dans des zones de violentes turbulences, il dériva au-dessus d'Amiens, puis de Compiègne, se dirigeant vers le sud de la France. Suite à plusieurs avaries mécaniques dont des fuites de carburant, le Kaptain-lieutenant préféra, au petit matin, poser son Zeppelin dans le lit asséché du Buech près de Laragne.
Après avoir incendié l'appareil, les 17 hommes se constituèrent prisonniers.



Un autre zeppelin est passé en 1935 au-dessus de Saint Georges (Photographie de Marius Cellard)

Ce dirigeable, le LZ 127, transportant 20 passagers, de 236 m de long avec une vitesse moyenne supérieure à 100km/h fit du 24 au 31 Juillet 1931, un vol autour du pôle de plus de 10000 km.

Partir d'un lotissement de St Georges et conclure par le Zeppelin autour du pôle, est un cheminement qui peut paraître un peu bizarre, mais, emporté par mes recherches, j'ai été entrainé sur des voies un peu divergentes dans lesquelles j'ai trouvé beaucoup d'intérêts, c'est un des bons travers de l'histoire !

Meurtre au Revoireau

N°461 Meurtre commis sur la femme de Jérôme Bardin (relevé du conseil municipal)

Saint Georges d'Espéranche le 13 juillet 1847

Je préviens M. le Brigadier de Gendarmerie de St Jean de Bournay qu'un bien malheureux événement est arrivé hier dans la nuit du 12 aux 13 de ce mois à … femme de Jérôme Bardin, cultivateur en cette commune au hameau du Revoireau, a été cruellement assassinée dans son domicile avec un instrument tranchant, plusieurs coups qui lui ont été donnés sur la tête et ailleurs font craindre pour ses jours, il convient que vous y transportiez à l'instant pour, avec moi, constater ce délit. Il conviendrait aussi que vous fussiez accompagné de M. Testu, médecin, si déjà il n'y est pas venu à la demande dudit Bardin qui a dû aller le chercher sur ma demande.

J'ai l'honneur, Monsieur …. Jars, maire.

Sauvé de la noyade !

Article paru dans le « Journal de Vienne et de l'Isère » du 24 juin 1914

ST-GEORGES-D'ESPERANCHE

Emouvant sauvetage. — Le jeune B. A.., âgé de 7 ans, fils d'honorables commerçants de Paris, originaires de St-Georges-d'Espéranche, se trouve en actuellement en villégiature chez sa grand'mère, Mme veuve A. B... Au cours de ses amusements le jeune B. A... essayait de prendre à la main des grenouilles dans une boutasse de trois ou quatre mètres carrés, mais d'une profondeur d'au moins un mètre et demi, lorsqu'il glissa brusquement dans la mare dont les bords sont à pic.

Il se serait infailliblement noyé sans la présence d'esprit et le courage de ses deux compagnons de pêche, les jeunes Louis Clopin, âgé de onze ans, et Félicien Vireton, âgé de huit ans, qui tout en appelant au secours réussirent, après deux ou trois tentatives à retirer leur jeune camarade au moment où il allait disparaître au fond de l'eau. Le jeune B. A... reçut les soins empressés de Mme Vve Vireton, qui était accourue à l'appel des enfants et il en sera quitte pour la peur.

La belle conduite des jeunes Louis Clopin et Félicien Vireton méritait d'être signalée et inscrite comme exemple à leurs jeunes collègues.

Des vœux pour les CMJ !

Je prends enfin le temps de vous présenter mes vœux pour cette nouvelle année qui commence.

Dans cet océan d'incertitudes, notre force d'historiens est de chercher au-delà de l'horizon du présent les amers perdus dans la brume du passé pour ne pas oublier d'où nous venons et vers où nous pouvons espérer. Chaque miette des temps révolus remet en perspective les rochers sur notre route et nous guide. J'espère sincèrement que nous pourrons reprendre une activité plus soutenue pour les compagnons pour continuer notre mission de fourmis pour les gens du présent. GL

Seule la
Croix Blanche
est restée blanche
mais les arbres ont
disparus.
Montage entre
1935 et 2020

L'histoire, grande ou petite appartient à tous et tous pouvons y contribuer, simplement en écrivant les choses avant qu'elles ne s'oublient. Chacun peut donc contribuer et nous l'aiderons à mettre en forme ses anecdotes et ses histoires comme témoignages de ce passé qui a fait ce que nous sommes et qui éclaire notre avenir.

La cotisation annuelle, par famille, est de 20 euros et donne droit aux deux cahiers de l'année. Devenant **compagnon** vous êtes invité à participer et vous recevez chaque mois un compte-rendu des travaux de notre association maintenant plus que trentenaire. Votre soutien nous importe***. www.cmj-stgeorgesdesperanche.fr***